

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

Gaston et Bayard [Document électronique] / P.-L. Belloy

PREFACE

p95

La nation aime qu' on lui retrace ses
grands-hommes : et j' ai éprouvé que la douce
satisfaction dont elle est pénétrée en voyant leurs
portraits, la rend moins difficile sur les talens du
peintre. L' accueil sans exemple dont elle a honoré le
siège de Calais, m' a imposé la loi de consacrer mes
travaux à un genre adopté avec une prédilection si
marquée. Mais je puis dire qu' on m' a fait un devoir
du premier de mes plaisirs. Quel serait mon bonheur,
si l' amour de la patrie, cette passion sublime, qui a
donné tant de héros à la France, pouvait élever assez
mon ame pour leur donner un poète digne de les
célébrer !

Après avoir tracé, dans les actions et les sentimens
d' Eustache De Saint-Pierre, les devoirs généraux
du citoyen, j' offre ici à nos jeunes militaires leurs
modèles particuliers, dans deux héros que j' essaye de
faire revivre sur la scène, et qu' il serait bien
glorieux de faire revivre dans nos camps.
Gaston De Foix, duc de Nemours, neveu

p96

de Louis Xii, était né général, comme Homère était
né poète. Il fut un guerrier consommé dès qu' il entra
dans la carrière. Il moissonna plus de lauriers en
deux campagnes, que de très-grands généraux n' en ont
cueilli pendant le cours d' une longue vie. Sa
jeunesse, ses vertus, ses talens et ses graces en
avaient fait l' idole de la nation. On le surnomma
l' *Achille français* , parce qu' il était, comme le
héros grec, *le plus beau et le plus brave guerrier
de l' armée*. quel modèle attachant qu' un jeune

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

prince, dans sa vingt-deuxième année, possédant toutes les qualités des vieux capitaines, et à qui on n' a jamais pu rien reprocher dans toute sa vie, que l' excès de courage qui la lui a fait perdre !

Bayard, surnommé l' Hercule de la France, combattait sous le jeune Gaston ; et, quoique fameux par de longs services, il ne dédaignait pas d' obéir à un général, dont il comptait les talents plutôt que les années. Bayard qui, né pour commander, n' eut jamais de commandement qu' à Ferrare et à Mézières, est un exemple capable d' imposer à tant de guerriers du second rang, à qui l' obéissance paraît un fardeau honteux. Puissent la franchise, le désintéressement, la bravoure incroyable,

p97

l' ame simple et sublime du chevalier *sans peur et sans reproche* , faire aimer nos anciennes moeurs, et en ramener quelques traces !

Afin que tous les ordres du militaire trouvent dans cette tragédie des objets intéressans pour eux, j' y fais paraître un simple soldat, qui n' est pas cependant un personnage épisodique ; car il forme le noeud et le dénouement de la pièce. Je souhaite que nos braves grenadiers reconnaissent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui ne sont pas faits pour eux, mais que j' ai vus dans le pays étranger au fond du coeur de tous nos soldats expatriés. Je n' en ai pas rencontré un seul, qui ne pleurât son erreur et sa folie. Tous s' étaient imaginé que la fortune les attendait hors de leur pays ; tous y avaient trouvé le malheur. Essuyer en Allemagne les duretés avilissantes d' un service incompatible avec la noblesse du génie français ; languir en Hollande dans la misère qu' une politique adroite y fait souffrir à nos déserteurs, afin de les contraindre à s' engager pour Batavia : voilà quelle est la perspective de nos soldats qui renoncent à leur patrie. La légèreté française devrait bien être corrigée par le châtement qu' elle reçoit chez les

p98

nations étrangères ; qui, loin de profiter d' une inconstance à laquelle elles doivent tant de soldats, semblent être les premières à venger la France de l' infidélité de ses enfans. Il y a peu de jours où l' on n' entende parler dans les villes

prussiennes, de quelque soldat français que le désespoir a réduit à se servir de ses armes pour se donner la mort.

Je n' ai point placé mon déserteur dans cette affreuse situation : je ne lui ai donné que le sentiment qui les désole tous, ce souvenir persécuteur, ce regret continuel du lieu de sa naissance ; supplice que l' on ne connaît qu' au moment où on l' endure. C' est lorsqu' on ne voit plus sa patrie, qu' on sent toute la force de ces noeuds intérieurs qui nous attachent à elle malgré nous : comme on ne sent tout le prix de la santé, que dans l' instant où on l' a perdue.

Quant au plan que j' ai suivi pour la conduite de mon sujet, je rappellerai d' abord ce que Racine a dit en parlant de Mithridate : *il n' y a guère d' actions éclatantes dans la vie de ce prince, qui n' aient trouvé place dans ma tragédie* : et je dirai la même chose de Bayard. J' ai fondu, en quelque sorte, toute l' histoire de ce héros dans l' évènement de la conspiration de Bresse, qui est la seule époque de

p99

sa vie, capable de soutenir un intérêt dramatique. On verra, dans mes notes, le détail de tous les faits, que j' ai souvent dénaturés pour les plier aux règles du théâtre.

Les exploits de Gaston ayant tous été rassemblés dans un court espace de tems, j' ai eu moins de peine à les réunir dans ma tragédie. Je me suis beaucoup servi d' un morceau d' histoire excellent, ouvrage de la jeunesse de M Gaillard, qui nous a donné depuis cette belle vie de François I, également estimée des savans, des philosophes et des gens de goût. Le morceau détaché sur Gaston De Foix est très-court, mais plein de feu, d' énergie et de tableaux frappans. L' auteur semble, par la rapidité de son style, exprimer celle des exploits de son héros.

On me demandera peut-être pourquoi j' ai pris deux héros à la fois ? Je répondrai d' abord ; lisez la pièce, et voyez s' ils se nuisent l' un à l' autre, si l' intérêt est trop partagé, s' il est affaibli ; et alors vous me condamnez. Je demanderai ensuite à mon tour, s' il n' y a pas deux héros dans beaucoup de tragédies ? Si dans celle de Cinna, par exemple, Auguste n' est pas autant le héros de la pièce que Cinna ? Si Corneille ayant intitulé sa pièce tantôt Cinna, tantôt Auguste,

p100

aurait mal fait de l' intituler tout d' un coup Auguste et Cinna ? D' ailleurs, mon titre est suffisamment justifié depuis que nous nous sommes accoutumés à imiter les anciens, en cessant de nous assujettir à donner toujours à une pièce le nom d' un seul personnage. *Atrée et Thyeste, Rhadamiste et Zénobie, Octave et le jeune Pompée, les frères ennemis, les scythes, etc.* Voilà assez d' autorités.

Le fond de l' intrigue de ma tragédie, est la conjuration de Bresse, qui eut pour chef le comte Avogare, et dont l' objet était de perdre entièrement l' armée française. Bresse, l' une des plus grandes villes d' Italie, était sur les derrières de cette armée : Avogare fit soulever les habitans, et introduisit dans la ville l' armée vénitienne, qui, par ce moyen, enfermait de toutes parts les français, attaqués en tête par les romains et les espagnols. J' ai cru devoir supposer au comte Avogare un motif de vengeance plus fort et plus vraisemblable à nos yeux, que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahison. Un italien que les français protégeaient, avait insulté le fils d' Avogare ; j' ai feint que ce fils avait été tué par les français mêmes, et que sa mort anéantissait sa maison. On sait combien les seigneurs italiens sont

p101

jaloux de leur nom ; on sait d' ailleurs que, dans ce siècle, ils usèrent entr' eux, et plus encore envers la nation française, d' un raffinement de perfidie et de cruauté, qui nous fait croire, aujourd' hui même, que la vengeance est plus ingénieuse et plus implacable en Italie que dans tous les autres climats de l' Europe. La candeur française était toujours trompée, et dédaignait souvent de punir. La force, qui se croit sûre de vaincre, pardonne la ruse à la faiblesse.

J' ai donné au comte Avogare un complice que j' ai intéressé à l' action, à-peu-près comme Omar dans Mahomet, et non pas un de ces froids confidens inconnus aux grecs, et dont Paris commence à se lasser. Les deux traîtres contrastent avec les deux héros. On verra d' ailleurs, dans le cinquième acte, que le second conspirateur m' était absolument nécessaire. Je me suis permis de prêter à ces deux fourbes plusieurs traits de noirceur et de scélératesse, que j' ai empruntés de quelques autres conspirations, et singulièrement l' horrible projet de la conspiration des poudres : projet dont le succès

devait paraître d' autant plus infaillible en 1512,
que c' était le moment de l' invention de la mine, et
que les français ignoraient encore ce secret infernal.

p102

J' avoue que ces deux assassins sont des lâches : mais
Néron est-il brave, quand il empoisonne son frère ?
Et Mahomet, quand il fait égorger un vieillard par
un enfant ? Ce n' est pas dans le pays du stylet, que
j' ai dû changer des assassins en héros.

Quoique les sujets de conspirations soient un peu
usés au théâtre, j' espère qu' on trouvera celui-ci
traité d' une manière assez nouvelle. Les deux scènes
du comte Avogare avec sa fille, sont les seules dont
le fond puisse avoir quelque ressemblance avec des
scènes connues : mais je les crois absolument neuves
par les détails, sur-tout celle du quatrième acte,
dans laquelle, si je ne me trompe, les passions sont
plus véhémentes que dans tout le reste de la pièce.
D' un autre côté, comme l' objet des conjurés était de
détruire une armée entière, leur plan exigeait des
moyens tout différens de ceux qu' on a vus jusqu' à
présent sur notre théâtre ; et il favorisait les
détails militaires que le sujet m' offrait d' ailleurs.

L' exposition même de ma tragédie devait être d' une
forme nouvelle : car, pour placer le spectateur dans
le cours de l' action que j' allais lui développer, il
était indispensable de mettre sous ses yeux un tableau
politique

p103

de l' Europe, et un court exposé du sujet de la
guerre que la France soutenait en Italie. Mais, pour
que ce détail ne fût pas froid, j' ai voulu en faire
une partie de l' action même. La scène où le duc
D' Urbin entreprend de gagner Bayard, offre, dans
les propositions du duc, et dans les réponses du
chevalier, l' explication des intérêts des princes, et
la peinture de leurs caractères. Cet artifice n' a pas
déplu.

Mon cinquième acte est entièrement dans le goût des
grecs. Le vieillard que j' y fais paraître pour la
première fois, mais qui a agi pendant toute la pièce,
ressemble beaucoup au berger de l' Oedipe de
Sophocle. De même, le spectacle que j' ai osé hasarder
en représentant, durant un acte entier, Bayard
étendu sur une espèce de lit, est imité de la Phèdre
d' Euripide. Je n' aurais pas eu la hardiesse de
concevoir seulement ce projet, dans le tems où notre

théâtre était couvert de spectateurs : mais aujourd' hui, nous sommes libres de donner à la représentation toute la vérité de la tragédie antique, et de la nature. Mon audace a été heureuse ; et il n' est pas permis à un auteur d' être timide, quand il est secondé par les sublimes talens de M Le Kain.

p104

Le genre de cette tragédie est le genre héroïque, si divinement traité par Corneille, et dont on trouve chez les anciens plus d' exemples qu' on ne le croit communément. Il est vrai que, chez les anciens, l' admiration est toujours si fortement excitée qu' elle va jusqu' aux larmes : elle est d' ailleurs toujours accompagnée et suivie des grands mouvemens de la terreur. On a reproché à Corneille de s' être trop souvent contenté d' inspirer à l' ame une admiration tranquille ; mais cela ne lui est jamais arrivé dans ses bonnes pièces : il y a toujours porté ce sentiment jusqu' à l' enthousiasme ; et il a su, mieux encore que les anciens, arracher ces larmes sublimes, les plus délicieuses que l' homme puisse répandre. Je n' excuserai pas si facilement ce grand poète, d' avoir mêlé à l' admiration une terreur trop faible ; de n' avoir point placé ses héros, Nicomède, par exemple, et Sertorius,

p106

dans un péril assez imminent, assez présent aux yeux du spectateur, pour produire cet intérêt vif que la tragédie exige. Mais Corneille nous dédommage par tant de beautés merveilleuses, dont les grecs auraient été jaloux, qu' il *a bien acquis le droit d' avoir quelque faiblesse* . Pour moi, qui suis loin d' avoir ses droits et ses ressources, j' ai senti combien il m' était nécessaire d' employer le grand ressort de la terreur pour soutenir l' intérêt, et je l' ai portée aussi loin qu' il m' a été possible, dans mes trois derniers actes. La scène où les deux traîtres attendent l' évènement du duel, pour fondre sur le vainqueur et l' assassiner : celle où Euphémie voit son père prêt à immoler son amant, et ensuite l' amant prêt à immoler

p107

le père : enfin la scène du cinquième acte, où l' on attend le signal de la mort de Gaston, pour égorger, aux yeux du spectateur, Bayard déjà blessé et sans défense, me paraissent des momens de terreur, tels que les athéniens les desiraient, et tels que les français les desirent aujourd' hui.

J' ajouterai encore qu' il me semble que la terreur est le seul sentiment théâtral qui se soutienne à côté de l' admiration. La pitié est trop douce et trop faible : elle ne pénètre dans l' ame que par degrés et avec quelques préparations : or ces préparations sont nécessairement froides à côté d' un sentiment aussi chaud que l' admiration qui pleure ; au lieu que la terreur peut frapper subitement un coup imprévu, qui ne manque jamais son effet quand il est violent. Voilà pourquoi, mon sujet pouvant se prêter également à la pitié ou à la terreur, j' ai préféré la dernière après les scènes d' héroïsme.

à l' égard des détails militaires, j' avais à peindre un siège, un assaut, une bataille, l' invention de la mine, sur-tout la savante marche que Gaston fit de Bologne à Bresse, et qui passe encore pour un prodige : voilà sans doute un champ vaste et brillant pour la poésie. Je sais que beaucoup de gens

p108

condamnent dans une tragédie toutes les richesses de détail : je sais qu' ils appellent épique tout ce qui n' est que poétique, et même tout ce qui n' est qu' un ornement oratoire indispensable pour exprimer noblement une chose dont le nom propre serait désagréable. Mais quand on lit Alzire, Oedipe, Mithridate, les Horaces, Pompée, etc ; quand on voit que Sophocle a mieux décrit, dans son électre, la course des chars aux jeux delphiques, que Pindare lui-même ne l' a peinte dans ses odes ; quand on trouve dans les argiennes et les phéniciennes d' Euripide, des descriptions de campemens, de batailles et de sièges, égales aux descriptions d' Homère ; quand on observe que la tragédie des sept chefs devant Thèbes, est le plus fidèle monument par lequel nous connaissions la manière dont les anciens grecs assiégeaient des places : on ose imiter le délire de tous ces grands auteurs, (...) ; et on laisse la prétendue sagesse à ceux qui n' ont pas la force d' être insensés.

p109

Gabrielle De Vergy a prouvé, par la différence du plan et du style, que je tâche de traiter et d' écrire mes pièces selon la différence des sujets. Une tragédie dont l' intrigue est purement amoureuse, veut un autre ton qu' une tragédie du genre héroïque. Le style de Zaïre eût été trop faible pour Brutus, et celui d' Athalie trop fort pour Andromaque. Mais vous trouverez dans cette Andromaque même, dans Bajazet, dans Mérope, beaucoup de ces morceaux que l' on veut nommer épiques, et auxquels nos nouveaux docteurs ne font grace que par un excès de générosité. Si les descriptions qu' exige le sujet de Gaston et Bayard, ne nuisent pas aux scènes de passion et de sentiment ; si même on peut remarquer une différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paraîtraient devoir se ressembler ; si, par exemple, le récit du combat de Bayard exprime par sa rapidité

p110

la fougue impétueuse d' un soldat ; si le récit de la victoire de Gaston peint, avec plus de gravité, la conduite plus tranquille d' un général ; si enfin j' ai évité la monotonie fatigante qu' on veut introduire dans notre versification dramatique ; les lecteurs judicieux ne m' en feront pas un crime. Je dis la monotonie ; car, pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir sur les anciens exemples, notre style tragique n' aura bientôt qu' une seule couleur : il perdra sur-tout l' harmonie, qui ne peut se soutenir sans la variété. Un auteur tragique qui, sachant Racine par coeur, en relirait tous les jours quelques pages, l' étudierait, le méditerait, décomposerait ses vers, chercherait à pénétrer, à approfondir tous les secrets de ce grand poète, serait étonné, confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvrissons, combien nous avons retranché à la liberté hardie des expressions du Virgile français, à la prodigieuse diversité de ses tours, à la multitude de ses heureuses figures qu' on prend aujourd' hui pour des incorrections, et qui sont les principales sources de l' énergie, de la grace et de la richesse de la langue. L' ignorance, sous le nom de finesse et de délicatesse, répand chaque jour les chicanes les

p111

plus absurdes. Il faudrait ramener aux premiers élémens la plupart de nos faiseurs de critiques ; il faudrait avoir sans cesse à la main les *tropes* de Du Marsais, pour apprendre à ces docteurs ce que c' est qu' une synecdoque, une métonymie : *grands mots, que Pradon croit des termes de chymie* : il faudrait, pour réfuter ces pédans, paraître pédant soi-même. Ne vaut-il pas mieux avoir raison et se taire ?

Finissons par un objet plus intéressant. Parlons des avantages que présentent au public et aux auteurs les sujets tirés de notre histoire. On a voulu me dégoûter de ce genre, en me disant qu' il ne pouvait être agréable qu' à la France. J' ai demandé d' abord si les sujets athéniens n' avaient plû qu' à Athènes. Mais ensuite ma propre expérience m' a convaincu que notre histoire, tenant à celle des nations voisines, les intéressait plus que toutes les fables de la Grèce. Les étrangers ont daigné m' applaudir d' avoir puisé dans cette nouvelle source, si féconde en leçons et en exemples propres à toute l' Europe moderne. Et en effet, il n' y a guère d' états aujourd' hui à qui des hommes tels qu' Eustache De Saint-Pierre et Bayard ne fussent plus nécessaires, que des Orestes et des Philoctètes.

p112

J' avais, dans la préface du siège de Calais, invité avec instance ceux qui cultivent le grand art dramatique, à se saisir du riche fonds de notre histoire, trop négligé jusqu' à ce jour. Cependant, depuis cinq années, personne n' a mis sur la scène un sujet vraiment français. Et j' en conclus que les discours qui m' avaient été tenus pour me détourner de cette route, ont été répétés à mes confrères, et les ont persuadés. Je crois ne pouvoir mieux les détromper, et en même temps les encourager à suivre mes exhortations, qu' en mettant sous leurs yeux la lettre qu' un prince étranger a daigné m' écrire dans le tems du siège de Calais. Puisque je la publie si loin de sa date, je ne puis plus être soupçonné d' avoir pour objet la vanité de jouir des éloges outrés que cette lettre me prodigue. Ceux qui me connaissent seront bien sûrs que c' est malgré ces éloges que je la fais imprimer, et parce qu' elle peut exciter des génies plus heureux à obtenir des louanges plus justes, sur-tout enfin parce qu' elle rend à la nation française un hommage, qui atteste la haute opinion que l' Europe a encore de nous, en dépit de nos détracteurs.

" il n' y a point de patrie, monsieur, qui m' ait touché

en votre faveur. J' ai jugé votre

p113

siège de Calais en étranger, et en homme peu accoutumé à admirer, depuis quelque tems, parce qu' on ne fait presque plus rien d' admirable. Mm ont été témoins de l' effet qu' a produit sur moi l' effort d' une belle ame et de talens bien supérieurs. *il s' est fait sentir dans les pays même où l' on ne sent rien.* vous êtes le poète de votre nation et de l' honneur. Je veux qu' on lise de vos beaux vers avant d' aller au combat : *si j' avais l' honneur d' y mener des français,* je vous demanderais des hymnes. Vous souvenez-vous de cette corde qu' on touchait en pareille occasion chez les grecs, et de ce que produisaient le mode lydien et le mode phrygien ? La poésie n' a-t-elle pas autant de pouvoir sur l' ame que la musique ? *continuez, monsieur, à faire valoir les beaux traits de votre nation magnanime ; les autres s' en ressentiront.* je suis las de faire des héros à coups de bâton. Vous me parlez de Bayard ; donnez-nous au plus vite ce bon chevalier. Je serai le vôtre dans tous les tems " . Il me paraît difficile, après cette lettre et après les traductions du siège de Calais, de faire croire encore que les tragédies tirées de l' histoire de France sont indifférentes aux

p114

étrangers. Ainsi, j' ose me flatter que nos jeunes poètes rendront désormais plus de justice aux héros de leur patrie. Quant à la nation en général, ces seuls mots, *si j' avais l' honneur de mener des français au combat,* sont un témoignage précieux et éclatant de ce que nous sommes encore aux yeux des autres peuples. On cherche depuis quelque tems, à tromper la nation sur cet article ; on s' efforce de la dégrader, de la discréditer à ses propres yeux. Non, je ne puis retenir mon indignation, lorsque je vois qu' en nous annonçant une décadence universelle, on va nous y conduire, puisqu' on nous enlève l' estime de nous-mêmes, le dernier aliment des vertus. Ne soyons pas les dupes d' un petit nombre d' ames avilies, qui ont intérêt, qui ont besoin de persuader que leur corruption

p117

est générale ; ce sont des lâches que la honte de leur état rend calomniateurs, et qui veulent

grossir, pour se sauver, le nombre des coupables.
Racine.

ACTE 1 SCENE 1

le théâtre représente une galerie de l' arsenal de la citadelle de Bresse. On y voit des drapeaux, des arquebuses, des canons démontés, des piles de boulets, et tout l' appareil de la guerre.

Avogare, Bayard, suite de français.

Bayard donne, en entrant, son bouclier et sa lance à son écuyer.

Avogare.

Du camp vénitien les foudres impuissans
vont en vain seconder les efforts des bressans ;

p118

nous bravons désormais une ville rebelle ;
vous êtes avec nous, les dangers sont pour elle ;
votre seule présence affermit ce rempart ;
on ne prend plus un fort où commande Bayard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte,
l' allégresse en mon ame a remplacé la crainte.
Moi qui suis né bressan, mais dont le coeur français
à votre prince, à vous, s' est donné pour jamais,
de mes concitoyens et de mes premiers maîtres
j' ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma fille et moi !
Un héros a donc su, pour nous prouver sa foi,
avec un escadron percer toute une armée !
En dois-je être surpris après sa renommée ?
Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis ?
Bayard a-t-il jamais négligé ses amis ?
Bayard.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l' honneur, l' amitié, l' amour même,
de Milan, vers ces lieux, ont fait voler Bayard :
mais, sans votre constance, il arrivait trop tard.
Français, recevez tous mon légitime hommage.
J' ai peine à concevoir que l' excès du courage
ait, douze jours entiers, contre trois camps unis,
défendu des remparts si faiblement munis.
Heureux, dans le moment qu' une atteinte cruelle,
enchaînant de Durfort la vaillance et le zèle,
ravit à vos besoins et sa tête et son bras,

p119

que je puisse m' offrir pour père à ses soldats !
J' ai visité ce fort. On cache aux coeurs timides
un péril, qu' on avoue aux ames intrépides.
Si Gaston, dans cinq jours, ne vient nous secourir,
au même lit d' honneur nous pouvons tous mourir.
Ce prince est triomphant, Bologne est délivrée ;
mais par un long chemin Bresse en est séparée :
n' espérons qu' en nous-même, et sachons tout braver ;
mépriser notre vie est l' art de la sauver.
Un des chefs assiégeans, que sa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du pontife de Rome,
exige un entretien, dont je me sens confus ;
il vient m' offrir la honte, et doute d' un refus !
Prêtons à la valeur l' appui de la prudence ;
près du palais des ducs, la place est sans défense,
de la mollesse altière abbattez les lambris,
et changez en remparts leurs utiles débris :
que, derrière vos murs, de profondes tranchées
reçoivent du Gardzo les ondes épanchées :
mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
qui vont multiplier, prolonger les assauts.
Différons notre perte, et vengeons-la d' avance ;
de nos derniers soupirs rendons compte à la France :
tout guerrier qui retient de nombreux ennemis,
mourant un jour plus tard, peut sauver son pays.
il fait signe à la suite de se retirer.

ACTE 1 SCENE 2

p120

Avogare, Bayard.

Bayard.

Avogare, quel sort menace notre armée ?

Au coeur de l' Italie on la tient enfermée.

Pour couper la retraite à nos français trahis,
de Bresse, en un moment, les remparts envahis,
de Venise et de Rome ont reçu les cohortes.

Quelle infidèle main leur a livré vos portes ?

Avogare.

On l' ignore, seigneur.

Bayard.

Mais le brave Durfort

croit qu' un traître inconnu l' a suivi dans ce fort.

Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte ;
pour Euphémie et vous je connaîtrai la crainte.

Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
j' allais hâter l' hymen promis à mon amour,

ces noeuds, où mon devoir, où mon penchant me livre ;
ces noeuds, par qui l' état m' ordonne de revivre.
Depuis que votre fille a captivé mon coeur,
le sien est la conquête où prétend ma valeur :
de tous nos chevaliers telle est la loi chérie.

p121

Quand Charles, ce grand roi, foudre de l' Italie,
qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,
de l' honneur, à mes vœux, daignait ouvrir le champ :
" de la beauté, dit-il, va mériter l' hommage.
" l' amour, dans un grand coeur, sait doubler le
courage " .
J' ai suivi ses leçons, j' ai servi la beauté.
Mais nul objet en moi n' avait encor porté
cette ardeur inquiète, active, impatiente,
ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,
ces transports qu' on ne sent dans son coeur étonné,
qu' en rencontrant le coeur qui nous fut destiné.
Quoi ! Dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse,
Euphémie, à mes sens, inspira cette ivresse ! -
ah ! Je mourrais heureux, armé pour son secours ;
elle me rend plus chers les périls où je cours :
mourir pour ce qu' on aime, en servant la patrie,
c' est la plus digne fin de la plus belle vie.
Avogare.
Bayard, dans nos malheurs, j' entrevois quelque espoir ;
et quand le duc D' Urbin s' empresse pour vous voir,

p122

ce n' est pas annoncer un projet ordinaire :
on connaît à quel point Rome vous considère.
Quels que soient ses desseins, je vous l' ai dit,
seigneur,
c' est à vous, pour jamais, que s' est voué mon coeur ;
Avogare vous aime, avant d' aimer la France ;
ma fortune, ma vie est en votre puissance ;
soyez maître : ordonnez de ma fille et de moi...
mais que nous veut D' Alègre ?

ACTE 1 SCENE 3

Avogare, Bayard, D' Alègre.
D' Alègre, à *Bayard*.
ami, sur votre foi,
Urbin vient d' arriver ; le voici qui s' approche.

Bayard, à *Avogare qui se retire*.
vous nous laissez ?
Avogare.
Je fais sa plainte et son reproche.

ACTE 1 SCENE 4

p123

Le duc D' Urbin, Bayard.
ils s' asseyent après les premiers mots.
Urbin.
Chevalier, qu' il m' est doux d' offrir à vos vertus
des honneurs assez grands pour être inattendus !
Le pontife romain, l' auguste république
devant qui s' est brisé l' orgueil asiatique,
le roi qui tient l' Espagne et Naples sous ses loix,
enfin l' heureux César dont l' empire a fait choix ;
Jule, Maximilien, Ferdinand et Venise,
de ma voix, près de vous, empruntent l' entremise.
Après ces noms fameux, sans en être éclipsé,
le grand nom de Bayard a droit d' être placé :
un guerrier qui soutient ou renverse les trônes,
dans ses humbles foyers traite avec les couronnes,
et ma fierté se plaît à voir les souverains
rechercher mon égal, qui seul fait leurs destins.
Quand la gloire unissait et Louis et Rovère,
les armes et mon coeur vous avaient fait mon frère :
j' ai plaint votre pays trop ingrat envers vous.
De payer vos talens d' autres rois sont jaloux.
Vous pressentez déjà quel intérêt m' appelle ;
ce n' est pas de traiter pour cette citadelle,
où vous-même, apportant des secours superflus,

p124

ne pouvez qu' augmenter le nombre des vaincus.
De nos confédérés la sage politique,
levant enfin son voile, à tous les yeux s' explique ;
l' Europe l' applaudit : ils veulent, pour jamais,
de l' Italie entière exiler les français,
les contenir enfin dans les justes limites
qu' à leurs états nombreux les Alpes ont prescrites :
de quatre souverains les guerriers vont s' unir :
et-pour leur chef suprême, on voudrait vous choisir.
Le duc D' Urbin s' honore, aux champs de la victoire ;
d' être un premier soldat utile à votre gloire :

Jule, à vous acquérir, montre le plus d' ardeur ;
il sait ce qu' il vous doit, et que votre grand coeur
daigna sauver ses jours que vous vendait un traître.

Bayard.

Eh bien ! Pour s' acquitter, Jule m' invite à l' être.

Urbain.

Vous ne le serez point : et l' on peut, sans effroi,

pour servir Rome et Jule, abandonner un roi.

Trop d' exemples, d' ailleurs, ont appris à la France,
qu' un grand-homme appartient à qui le récompense.

Bien plus : le souverain que nous servons par choix,
sent qu' il nous doit un prix de nos moindres exploits :

celui qui tient sur nous ses droits de la naissance,

croit souvent se manquer par la reconnaissance.

p125

Bayard.

Un pontife m' exhorte à violer ma foi !

Des chrétiens, mieux que lui, je connais donc la loi !

Dieu dit à tout sujet, quand il lui donne l' être :

" sers, pour me bien servir, ta patrie et son maître ;

sur la terre, à ton roi j' ai remis mon pouvoir :

vivre et mourir pour lui, c' est ton premier devoir " .

En rappelant nos coeurs à cette loi suprême,

un pontife devient l' organe de Dieu même ;

mais, seigneur, quand sa voix combat l' ordre du ciel,

c' est l' homme alors qui parle, et l' homme criminel.

En vain d' un rang sacré Jule exalte l' empire,

lui qui, soufflant par-tout la fureur qui l' inspire,

du pied des saints autels embrase l' univers ;

lui, dont le front blanchi par quatre-vingts hivers,

étaie, dans un camp, le mélange bizarre

de l' airain des guerriers au lin de la tiare ;

qui, dans Mirande, enfin vint lui-même assiéger,

dépouiller l' orphelin qu' il devait protéger.

Ne croyez pas, pourtant, que mon erreur sinistre

rejette sur l' autel l' opprobre du ministre :

dépend-il en effet des vices d' un mortel

de dégrader le nom, les droits de l' éternel ?

Sont-ils moins saints pour nous, quand Jule les

profane ?

Le crime avilit-il la loi qui le condamne ?

Je sépare deux noms qu' on veut associer ;

je révère un pontife et combats un guerrier.

Quant à Maximilien, que pourrais-je en attendre ?

p126

Il ne séduirait pas un coeur fait pour se vendre.
Ferdinand s' applaudit alors qu' il trompe un roi :
est-ce avec un soldat qu' il garderait sa foi ?
Pour Venise ; il est vrai, j' estime son courage ;
surprise par la foudre, elle a bravé l' orage ;
au sénat des romains jaloux de ressembler,
son sénat vit sa perte et sut n' en point trembler ;
entre ses ennemis, sa politique habile
sema, par l' intérêt, une discorde utile ;
de ce Jule, autrefois son ardent oppresseur,
Venise maintenant se fait un défenseur,
et sait, contre Louis, armer, pour sa querelle,
tous les rois qui d' abord armaient Louis contre elle.
Mais l' Europe verra le monarque français
trahi par ses égaux, et non par ses sujets.
Vous connaissez ce roi si digne de son trône :
qu' il a des droits sur nous, sans ceux de sa couronne !
L' amour, jusqu' au transport, naît à son doux aspect ;
jamais, jusqu' à la crainte, on ne sent le respect ;
coeur intrépide et tendre, ame simple et sublime,
bienfaiteur de la terre et guerrier magnanime,
il défend les états qu' il tient de ses aïeux :
mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux système ;
on doute des vertus qu' on n' aurait pas soi-même ;
on croit que Louis veut tout ce qu' il peut vouloir,
qu' un roi règle toujours ses droits sur son pouvoir.
Un monarque, un français refuser la victoire !
Je pardonne aux mortels d' être lents à le croire.
Vous, qui sous d' autres rois voulez me voir servir,

p127

vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.
Urbin.
J' admire votre maître et ses vertus augustes :
ses froideurs envers vous n' en sont pas moins
injustes.
Pour tant d' autres guerriers s' ouvrant de toute part,
sa main semble toujours s' écarter de Bayard.
Et quel est, dites-moi, le prix de vos services ?
Bayard.
Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
des guerriers courtisans disputer les faveurs,
mendier les trésors, même avant les honneurs ;
et, toujours mécontents des graces qu' ils reçoivent,
vendre à leur souverain des talens qu' ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l' importunité
ce que la vertu simple avait mieux mérité ;
pour garder à l' état ses appuis nécessaires,
des coeurs intéressés les rois sont tributaires ;
il faut qu' en les plaignant, leurs plus dignes sujets

laissent au plus avide emporter les bienfaits ;
et j' aime mieux, seigneur, qu' on dise avec justice,
" Louis doit à Bayard le prix d' un long service " ;
que si la France et vous en secret murmuriez
de voir, des biens publics, mes exploits trop payés.
avec plus de chaleur.
mais, que dis-je ? à mon choix, Louis me récompense ;
dès qu' il voit un laurier, il l' offre à ma vaillance ;
dès que, pour la patrie, il craint quelque hazard,

p128

le poste du péril est celui de Bayard ;
il me met le premier sous l' aile de la gloire,
il veut tenir de moi sa première victoire :
son jeune successeur, ce généreux valois,
qui soupire en secret au bruit de nos exploits,
dans les armes déjà m' a choisi pour son père ;
il veut, qu' arbitre un jour de sa vertu guerrière,
un sujet donne aux rois le sceau de la valeur. -
où sont les dignités qui valent cet honneur ?
Urbin.
Pourquoi donc, aujourd' hui que la France en alarmes
voit tant de rois ligués l' accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers ?
Pourquoi nommer Gaston le chef de vos guerriers ?
à combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre ?
N' en rougissez-vous pas ?
Bayard.
Je n' ai point à me plaindre ;
frère du roi d' Espagne, et neveu de mon roi,
Nemours n' est-il pas né pour commander sur moi ?
Urbin.
Mais sa jeunesse extrême...
Bayard.
Eh ! Que fait sa jeunesse,
lorsque de l' âge mûr je lui vois la sagesse ?
Profond dans ses desseins, qu' il trace avec froideur,
c' est pour les accomplir qu' il garde son ardeur :

p129

il sait défendre un camp et forcer des murailles.
Comme un jeune soldat désirant les batailles,
comme un vieux général il sait les éviter ;
je me plais à le suivre, et même à l' imiter ;
j' admire sa prudence et j' aime son courage,
avec ces deux vertus un guerrier n' a point d' âge.
Urbin, *se levant.*

Bayard peut commander, et Bayard veut servir !
Tout le fruit de mon zèle est donc un repentir.
Bayard, *qui s' est levé en même temps.*
non. Je vais de mon sort vous faire ici l' arbitre.
Urbin, *surpris.*

moi ?

Bayard.

Nous nous estimons, seigneur, à plus d' un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédait à vos discours,
serais-je en votre coeur ce que j' y fus toujours ?

Urbin, *après un moment de réflexion.*

je t' imite, Bayard ; et je te parle en homme,
non plus en courtisan du monarque de Rome :
j' allais, si par mes soins il t' avait corrompu,
applaudir son bonheur et pleurer ta vertu.

Bayard, *l' embrassant.*

va, le frère chéri que m' ont donné les armes,
ne versera sur moi que d' honorables larmes.

p130

Urbin, *affectueusement.*

tu veux que j' en répande, et tu m' en vois frémir.

Est-ce en jeune insensé qu' ici tu dois périr ?

En comptant sur Nemours, ta sagesse est trompée.

D' épais et longs frimats la terre détrempée,

tant de marais profonds, de fleuves débordés,

par nos fiers albanais défendus et gardés,

opposent à sa marche une sûre barrière :

eh ! Comment pensez-vous que son armée entière,

ce pesant appareil de cent foudres d' airain,

ces soldats combattus par le froid et la faim,

poursuivis, tourmentés d' éternelles alarmes,

foibles, et succombant sous le poids de leurs armes,

vont, par de tels chemins, jusqu' à vous accourir ?

Le libre voyageur a peine à les franchir.

Daignez vous rendre à moi...

Bayard.

Comment ! Bayard se rendre !

Urbin.

Les débris de ce fort ne peuvent se défendre ;

vois le bronze, tombant de son appui brisé,

attendre encore en vain le salpêtre épuisé :

vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,

ces fossés tous remplis de vos tours écroulées...

Bayard, *qui, pendant les derniers vers, a témoigné
quelque impatience, et s' est avancé vers une porte
de la galerie.*

amis, approchez-vous.

p131

Urbin.
Et pourquoi ces soldats ?
Bayard, *s'appuyant sur l'un d'eux.*
voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux guerriers, fiers de leurs cicatrices,
de vingt assauts bravés redoutables indices :
ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans,
que sur un pont formé d'ennemis expirans.

ACTE 1 SCENE 5

Le duc D' Urbin, Altémore, Bayard, D' Alègre,
suite.
Bayard.
Mais... l'ami de Gaston ! L'intrépide Altémore !
Altémore, *à Bayard.*
Gaston lui-même arrive.
Bayard.
Ah ciel ! -j' en doute encore.
Urbin, *avec le plus grand étonnement.*
le prince ? ...
Bayard.
Et son armée ?

p132

Altémore.
Est au pied de ces tours.
Bayard.
après s'être regardés lui et le duc avec une surprise mêlée d'admiration.
que notre étonnement doit honorer Nemours !
Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre,
allons apprendre encor les secrets de la guerre.
Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui ? -
eh bien ! Doit-on rougir de commander sous lui ?
Vers votre camp, seigneur, votre retraite est libre :
annoncez ce prodige à vos héros du Tibre ;
sur ses bords, quelque jour, nous pourrons nous
revoir :
je me rends vers mon chef, et cours le recevoir.

ACTE 1 SCENE 6

Le duc D' Urbin, Altémore, Avogare, *entrant
furtivement après que Bayard est sorti.*
Altémore, *au duc, après avoir regardé si tout le
monde est sorti.*

Nemours veut des bressans attaquer les murailles,
seigneur : ne tentez point le destin des batailles.
Que, par un feint traité, dans la ville introduit,

p133

ce prince avec les siens expire cette nuit :
vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire ;
seul, des foudres nouveaux il connaît le mystère :
Ferdinand l' a chargé de servir mes desseins ;
et, chef des espagnols réunis aux romains...
Urbain.
Arrêtez. Sans l' aveu de Rome et de Venise,
en regardant Avogare.
Ferdinand peut payer deux traîtres qu' il méprise :
je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
et je vais en héros, combattre des héros.
Vos infâmes secours flétriraient ma victoire.
Je triomphe sans honte, ou succombe avec gloire.
Adieu.

ACTE 1 SCENE 7

Altémore, Avogare.
Altémore.
Ne craignez rien de sa fausse vertu,
seigneur : il n' est pas maître, et son camp m' est
vendu.
Du retour de Gaston l' extrême diligence,
changeant tous nos projets, sert mieux notre
espérance ;
les français, empressés d' accourir vers ces murs,
viennent se réunir dans des pièges plus sûrs ;
j' aime à voir, par leurs soins, notre attente remplie ;
nous allons, d' un seul coup, délivrer l' Italie.

p134

Avogare.
Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés !
Mon épouse et mon fils, vous serez donc vengés !
Vous fûtes des français les premières victimes.
Pour préparer mes coups, hélas ! Trop légitimes,
depuis deux ans entiers, ma tranquille fureur
par cent détours obscurs se traîne avec lenteur ;
qu' elle se lève enfin dans ce jour de vengeance,
et d' un fer imprévu frappe avec assurance.
Mes tyrans à ma foi semblent s' abandonner,

leur crédule candeur ne sait rien soupçonner :
affectant sur mon fils une douleur commune,
j' accusai de sa mort la guerre et la fortune ;
je sus flatter Nemours qu' à force de bienfaits
il consolait ce coeur ulcéré pour jamais :
Bayard croit à sa main ma fille réservée :
ils sont loin de penser que, par moi soulevée,
Bresse ait reçu de moi des armes, des soldats,
par ces longs souterrains qu' ils ne connaissent pas :
et, cette nuit, encore, ma garde conjurée
de ce fort, aux bressans, allait ouvrir l' entrée.
Altémore.

Seigneur, de mes complots, pour vous seul entrepris,
votre fille d' abord fut la cause et le prix ;
vous m' offriez sa main, je vous voyais en père ;
j' osais tout pour venger votre fils et sa mère.
Né dans Naples, et banni par son usurpateur,
je le vois, dans ces lieux, me rendre sa faveur :

p135

Ferdinand, pour priver Nemours de la couronne
que Naples lui destine et que Louis lui donne,
vient de m' encourager par des bienfaits nouveaux,
à tromper l' amitié de ce jeune héros ;
il me rend en secret le duché D' Altémore ;
du nom de vice-roi sa main me flatte encore :
mais par un soin plus cher je me sens enflammé ;
Nemours est mon rival, et mon rival aimé.

Avogare.

Va, je le soupçonnais, lorsque ma loi sévère
à ta naissante ardeur prescrivit le mystère :
de ta contrainte, ami, vois les heureux effets ;
Euphémie et Gaston te livrent leurs secrets :
ils ignorent ma haine et notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l' ombre du silence ? ...

Altémore, *vivement*.

Nemours à son amante avait donné sa foi
de ne rien déclarer, sans l' aveu de son roi.
Il vient de l' obtenir, et mes justes alarmes...

Avogare.

Pour combattre leurs feux j' ai de puissantes armes.
Quand Bayard apprendra qu' on cherche à lui ravir
celle qu' en digne amant il croyait obtenir,
lui, dont le bras vengeur disputant Euphémie,
du fier Sotomaïore a terminé la vie...

Altémore, *très-vivement*.

ciel ! Je vais, l' un par l' autre, immoler mes rivaux !

p136

France, en les divisant, on perd tous tes héros ;
par leurs jaloux débats nous donnant la victoire,
l' amour, pour les aigrir, est plus fort que la
gloire ;

de la même beauté quand leurs coeurs sont épris,
il ne faut qu' un regard pour perdre deux amis.

Avogare.

Ah ! Si l' amour entre eux n' arme point la vengeance,
il va, des grands objets, distraire leur prudence,
et détourner leurs soins, par un désordre heureux,
loin des pièges mortels rassemblés autour d' eux.

Viens, et tâchons sur-tout de leur rendre la ville...

Altémore.

Oui : leur perte y devient plus sûre et plus facile :
là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s' ouvrir ;
ce n' est qu' en y tombant qu' on le peut découvrir.

p137

ACTE 2 SCENE 1

Avogare, Euphémie.

Euphémie.

Mon père ! ...

Avogare, *en fureur*.

non. Ma haine en est plus affermie.

Euphémie.

Croyez que vos secrets gardés par Euphémie...

Avogare.

Va, tu m' en répondras, puisqu' ils sont dans ta main :
je vois que tu sais tout, et je nierais en vain. -

quel perfide à tes yeux dévoila ce mystère ?

Euphémie.

Un mortel vertueux dont le nom se doit taire.

Avogare.

Je saurai le connaître, il mourra par mes coups.

plus tranquillement.

mais Gaston s' est flatté de se voir ton époux ;

p138

il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

Euphémie.

Eh ! Peut-il se tromper, quand il croit qu' on

l' adore ?

Mon ame s' ouvre à vous, pour mieux vous attendre.

Avant de voir Nemours, j' appris à le chérir ;
au récit de sa gloire en tous lieux répandue,
d' un trouble intéressant je me sentais émue :
au bruit de ses périls on me voyait pâlir ;
ses exploits, en secret, semblaient m' enorgueillir :
mon coeur, vers ces climats, appelait sa vaillance ;
j' osais lui souhaiter, dans mon impatience,
des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus ;
et mes vœux, chaque jour, se voyaient prévenus.
Les lauriers d' Aignadel venaient d' orner sa tête,
lorsque, par un assaut, Bresse fut sa conquête :
vous vîtes sa valeur, sa grace, ses bienfaits
enchanter tous les coeurs surpris et satisfaits :
comme il daigna pleurer sur le sort de mon frère,
victime, en cet assaut, d' un zèle téméraire !
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
versaient autour de nous l' oubli de nos malheurs !
Vous en fûtes touché. Bayard, en son absence,
ignorant son amour, brigua notre alliance ;
je n' eus point de raison pour rejeter sa foi,
tant que Nemours m' aima sans l' aveu de son roi.
Hélas ! à s' enflammer la passion plus lente,
dans une ame sévère en est plus violente ;
Bayard ne cède point. -ciel ! Vais-je être
aujourd' hui

p139

un flambeau de discorde entre Nemours et lui ?
Mais un plus grand danger m' alarme pour mon père :
on va de vos complots pénétrer le mystère :
et qui sait si Louis, après vos noirs détours,
voudra permettre encor la clémence à Nemours ?
Ah ! Pour vous faire un droit à leur bonté suprême,
abjurez vos fureurs : avouons-les nous-même :
il n' est point de pardon que ne puisse obtenir
l' amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.
Avogare.
Qui ? Moi, sacrifier à ton indigne flamme
le plaisir de venger et mon fils et ma femme !
N' as-tu pas vu ton frère, en ce même palais,
expirer à tes pieds sous les coups des français ?
Là, mes bras ont pressé les restes effroyables
de son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la dernière fois :
les accens étouffés de sa plaintive voix
ne purent que nommer la vengeance et son père,
je la jurai sur lui, sur sa mourante mère :
sa mère, en s' immolant près d' un fils malheureux,
invitait ma douleur à les suivre tous deux :
ta barbare tendresse arrêta ma furie.
Va, c' est pour me venger que j' ai souffert la vie.

Va, tu sais que mon coeur, pour haïr les français,
n' avait pas attendu tous les maux qu' ils m' ont faits ;
pour fruit de leurs dédain recueillant notre haine,
tout les abhorre ici : leur nation hautaine
nous croit nés pour servir sous vingt tyrans divers,

et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeance ma maison, j' affranchis ma patrie :
le ciel pour les français n' a point fait l' Italie ;
de quel droit venaient-ils, du fond de leurs états,
porter dans mes foyers le deuil et le trépas ?
Du moins, que, leurs malheurs consolant ma misère,
ce jour soit le dernier pour leur armée entière ;
que, dans toute la France, on voye avec effroi
des pères désolés qui pleurent comme moi.
Euphémie.
Dans quel égarement la fureur vous engage !
Des aïeux de Louis, Milan fut l' héritage ;
la naissance nous place au rang de ses sujets,
et nous fait partager ce grand nom de français.
à votre souverain cessez d' être infidèle ;
gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah ! Remplacez le fils que vous avez perdu,
par un fils plus illustre et plus grand en vertu ;
qui, portant avec moi votre sang sur le trône,
fait rejaillir sur vous l' éclat de sa couronne :
Nemours met à vos pieds un sceptre glorieux,
où n' osait s' élever votre oeil ambitieux ;
et vous, prêt à frapper son coeur qui vous révère,
vous aimez mieux vous voir son bourreau que son père !
Avogare.
Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
ce fantôme de gloire offert à ton amant ;

p141

que dans Naples jamais il garde la couronne
d' un peuple qui la brise aussi-tôt qu' il la donne ?
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus
heureux
que Charle et que Louis, qu' on en priva tous deux ?
S' il se voit, à son tour, chassé de l' Italie ;
il faudra donc le suivre ; et, loin de ma patrie,
traîner de mes vieux ans le reste infortuné,
d' un prince sans états, courtisan dédaigné ?
Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise,
et chef d' une province à mon pouvoir soumise :
les titres, les honneurs, sur ma tête amassés,
sur celle de mon fils étaient encor placés.
avec transport.
mon fils était ma gloire et ma seule espérance ;
son nom déjà fameux doublait mon existence ;
dans sa tombe, avec lui, tout est fini pour moi ;
c' est un sang étranger qui doit naître de toi ;
sur la terre, à jamais, mon nom meurt et s' efface ;
les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.
Euphémie.

Voilà comme mon sexe est ici chez les grands !
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfans.
Un fils, flattant leur nom d' une grandeur future,
est aimé par l' orgueil plus que par la nature.
Mon père, quoi ! Jamais l' excès de mon amour
n' amènera votre ame au plus faible retour ?
Ah, j' ai droit de me plaindre, et je demande grace.
elle se met à genoux.
est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrâce ?

p142

Votre coeur isolé n' a rien autour de soi :
que le besoin d' aimer le tourne enfin vers moi.
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
de ce noir sentiment on fait une habitude.
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant ;
la nature, à vos pieds, jette un cri si touchant !
Hélas ! Ne changez point, pour la tendre Euphémie,
en un supplice affreux le bienfait de la vie ;
à l' auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
je rendrai, s' il le veut, plus que je n' ai reçu.
Avogare.
Leve-toi. Ta prière et me lasse et m' offense.
Je n' ai, dans l' univers, de bien que ma vengeance :
avec fureur.
je donnerais pour elle et mon sang et le tien ;
ton coeur dénaturé n' appartient plus au mien ;
esclave du tyran qui perdit ta famille,
amante d' un français, non, tu n' es plus ma fille.
Euphémie.
Seigneur...
Avogare.
Mais quelqu' un vient. C' est l' ami de Nemours.
Perfide, livre-lui mes secrets et mes jours ;
mais tremble.
Euphémie.
Malheureuse !
*tandis qu' elle reste dans l' accablement, Avogare
sort en faisant à Altémora un signe
d' intelligence.*

p143

ACTE 2 SCENE 2

Altémora, Euphémie.

Euphémie, *vivement*.
ah ! Vous aimez mon père :
il a, de votre exil, soulagé la misère :
il va se perdre ; hélas ! Soyez son protecteur ;
c' est moi qui, de Nemours, fis votre bienfaiteur ;
entre vos deux amis votre devoir vous place.
Altémore, *avec une feinte surprise*.
quel discours !
Euphémie.
Prévenez leur commune disgrâce...
je vois Gaston, Bayard, de leurs chefs entourés ;
seigneur, éloignons-nous.

p144

ACTE 2 SCENE 3

Gaston, Euphémie, Altémore, Bayard, D' Alègre,
chevaliers français.
Gaston, *courant à Euphémie. Il tient à la main
un plan roulé*.
madame, demeurez,
vous voyez vos soldats. Cette pompe guerrière
aux filles des héros n' est jamais étrangère :
un seul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
peut, au dessus d' eux-même, élever leurs grands
coeurs.
Quand c' est pour la beauté qu' ils courent à la gloire,
les français font voler le char de la victoire.
Mais que vois-je ? Vos yeux semblent mouillés de
pleurs.
Euphémie.
Prince, ce jour de gloire est un jour de douleurs.
Mon père, ses dangers... les vôtres... ma patrie...
tout jette la terreur dans mon ame attendrie.
Bayard.
La terreur ! Quand Nemours traversant tant d' états,
vengeur de deux cités, vainqueur dans trois combats,

p145

domte, en si peu de jours, par un talent suprême,
et tout l' art des humains et la nature même !
Grace à leur nouveau chef, qui finit leur malheur,
la gloire des français égale leur valeur :
ils craignaient pour Milan, Jule tremble pour
Rome :

en montrant Gaston.

et c' est la même armée, on n' y changea qu' un homme.
Gaston.

Cet homme, à son bonheur, doit bien plus qu' à son art :

avec de tels guerriers que n' eût point fait Bayard ?

Bayard, *vivement*.

moi ? Vos huit derniers jours valent ma vie entière.

Votre marche savante est un coup de lumière,
qui montre un art nouveau que vous seul possédiez :
je mesurais l' obstacle, et vous le surmontiez.

Gaston, à *Bayard*.

j' ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles ;
j' ai banni de mon camp ce vain luxe des villes,

p147

qui, retardant toujours la course des héros,
amolissait des bras formés pour les travaux ;
à ces mâles guerriers peu jaloux de leurs charmes,
le luxe que j' ordonne est l' éclat de leurs armes.

aux chevaliers.

amis, pour peu d' instans, suspendons le combat ;
quatre heures suffiront aux besoins du soldat.

Je veux, dans Bresse même, assaillir cette armée,
à l' ombre de ses tours lâchement renfermée,

qui devrait, déployant ses bataillons nombreux,
presser ma faible troupe et l' écraser entre eux :

ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance :
aux exploits de Fornoue accoutumons la France :

Charle y brava l' effort de trois puissans états,
et fit plus de captifs qu' il n' avait de soldats.

avec une joie douce.

chevaliers, je réclame une autre loi chérie :
on plaît à la beauté, quand on sert la patrie.

Voyons, avec éclat, qui de nous, en ce jour,
saura, par plus d' honneur, mériter plus d' amour.

vivement, en montrant Euphémie.

voilà le digne objet de ma flâme fidèle,
d' une ardeur que Louis permet que je révèle :
dès long-tems mon hommage a su plaire à ses yeux...

Bayard, à *part*.

ciel !

p148

Gaston, *plus vivement*.

si ce jour peut voir mon front victorieux,
demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,

à sa main vertueuse une main triomphante ;
et dans Naples bientôt la guidant avec vous,
pour la mieux mériter, couronner son époux.

Bayard.

Son époux ! Vous, seigneur ?

Gaston.

D' où naît votre surprise ?

Bayard.

Vous connaissez Bayard, et quelle est sa franchise ;
prince, j' aime Euphémie, et l' aime avec fureur.

Gaston, *avec douleur.*

qui ? Vous, -me l' enlever ? -c' est m' arracher le
coeur.

Bayard, *avec passion, mais sans éclat.*

ah ! Qui veut me l' ôter, me doit ôter la vie.

Gaston.

Bayard !

Euphémie, *à Gaston.*

eh ! Modérez...

Bayard, *avec humeur.*

vous l' aimiez, Euphémie !

p149

Vous me cachez vos feux ! -et j' en suis plus
jaloux.

Mais respectez ici les droits que j' ai sur vous :
la foi de votre père à ma foi vous engage,
et je sais conserver le prix de mon courage.

Gaston, *vivement.*

en montrant Euphémie.

mes titres sont égaux, mon courage, et son choix.

plus tranquillement.

Nemours, comme Bayard, sait conserver ses droits.

Bayard.

Eh bien ! Seigneur, il faut... mais mon devoir
m' impose ;

votre nom, votre rang...

Gaston.

Mon rang ? Je le dépose :

et l' amour et l' honneur vous rendent mon égal.

Bayard.

Ah ! Vous m' êtes plus cher que mon premier rival.

Gaston.

Comment ? Que dites-vous ?

p150

Bayard, *avec force.*

ce qu' Euphémie ignore ;
j' ai disputé sa main contre Sotomaïore ;
armé par l' amour seul, j' immolai ce guerrier.
Gaston.
Les exemples, Bayard, ne peuvent m' effrayer. -
mais j' ai dû vous entendre, et ce mot doit suffire.
aux chevaliers.
vous, aux postes fixés que chacun se retire ;
et qu' on attende en paix le moment de l' assaut.
*les chevaliers ne se retirent pas ; ils paraissent
agités, et parlent bas entr' eux. Nemours continue
en prenant Bayard par la main.*
je vous connais un coeur et trop juste et trop haut,
pour oser soupçonner que jamais la patrie
souffre de nos débats, et soit plus mal servie.
Je vous charge, Bayard, d' observer de plus près
mon ordre de bataille, et mes desseins secrets.
il lui remet le plan roulé.
voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence ;
ouvrez sur mes projets l' oeil de l' expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l' honneur de l' état,
je verrai si le mien veut un autre combat.
Bayard, ému.
seigneur...
Gaston.
Allez, Bayard.
Bayard sort ; les chevaliers le suivent.

p151

ACTE 2 SCENE 4

Gaston, Euphémie.
Euphémie.
Nemours, qu' allez-vous faire ?
Pensez-vous que j' approuve un amour sanguinaire,
qui, par vous, d' un ami, va déchirer le sein,
ou vous faire tomber sous sa coupable main ?
Et c' est moi, juste ciel ! Moi, qui perdrais encore
un héros que j' admire, ou celui que j' adore !
Gaston.
Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se domter ;
je lui laisse le tems de se mieux consulter.
Qu' en vous cédant à moi Bayard me satisfasse,
c' est l' unique moyen d' expier sa menace :
si j' avais pu me vaincre, une telle fierté
m' en aurait, pour jamais, ravi la liberté.
Mais un premier transport peut égarer sa flâme :
garde-t-on, près de vous, l' empire de son ame ?

Moi-même, malgré moi, de colère animé...
il est plus excusable ; il n' était point aimé.

p152

ACTE 2 SCENE 5

Gaston, Euphémie, Avogare.

Avogare.

Ah ! Prince, pardonnez ma fatale imprudence ;
il est vrai, de Bayard j' ai flatté l' espérance :
croyais-je que Nemours descendrait jusqu' à nous ?
Bayard menace en vain, Euphémie est à vous.

Gaston.

Comte, j' ai renfermé la flâme la plus pure,
tant qu' un refus du roi pouvait vous faire injure :
c' est pour vous l' épargner, qu' en pressant ce lien,
même avant votre aveu, j' ai recherché le sien.
Ne craignez point Bayard, je défendrai mon père ;
puissent mes tendres soins et mon respect sincère
rendre, après tant de pleurs, un fils à votre amour !

Avogare.

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour.
ô mon fils ! Recevez ce doux nom qui m' honore.

il l' embrasse.

Euphémie, *à part.*

il l' embrasse à mes yeux, quand je sais qu' il
l' abhorre !

à *Nemours*.

non, cher prince ; cessez de m' offrir votre main :
ah ! Mon père sait trop que je vous aime en vain.
Sans ce fatal combat que mon malheur prépare,
un destin plus cruel aujourd' hui nous sépare :
toujours par un malheur un autre est amené,
et l' infortune encor cherche l' infortuné.

Avogare, bas à Euphémie.

oses-tu bien ? ...

Gaston, à Euphémie.

quoi donc ?

Euphémie, avec embarras, et regardant quelquefois son père.

de nos bressans rebelles
vos yeux vont démêler les trames infidelles,
et votre bras vengeur est prêt à les punir. -
ma famille est dans Bresse, et le sang peut m' unir
à des coeurs criminels, -proscrits avec justice ;
mais-dont vous me verriez partager le supplice.

Gaston, à Avogare.

mon père ! Et vous aussi, craignez-vous que mon coeur,
sur ce qui vous est cher, n' étende sa rigueur ? -

à Euphémie.

le neveu de Louis, armé par sa vengeance,
n' est-il pas en secret chargé de sa clémence ?

p154

Ah ! Qui versa des pleurs tremble d' en voir couler ;
et plus on a souffert, mieux on sait consoler.
Louis, dans les reflux d' une cour orageuse,
vit le sort opprimer son ame courageuse,
il pleura près du trône où l' appelait son sang ;
il parvint aux vertus, comme au suprême rang,
par une route, hélas ! Aux rois trop peu commune,
par cet heureux sentier de l' utile infortune ;
son coeur, qui la connut, est plus tendre à sa voix ;
le meilleur des humains est le plus grand des rois :
et moi, dont ses revers ont assiégé l' enfance,
par les mêmes leçons j' appris la bienfaisance.
Euphémie.

Quoi ! Vous pardonneriez à l' aveu du forfait ? ...

ACTE 2 SCENE 6

Gaston, Euphémie, Avogare, Altémore.

Altémore, à Gaston.

prince, Bayard pour vous m' a remis ce billet.

Gaston, le prend et le lit.

" lorsque l' on fit outrage, et qu' il faut qu' on répare,
on doit, sans différer, satisfaire un grand coeur ;
prince, je puis mourir dans l' assaut qu' on prépare,

p155

et ne veux point mourir comptable envers l' honneur ;
que mon chef lui-même choisisse
les armes, les témoins, et les juges du camp ;
qu' il hâte un beau moment de gloire et de justice,
je me crois son ami, même en le provoquant. "

Avogare.

Reconnaît-on Bayard à ce nouvel outrage ?

Gaston.

Je reconnais l' amour, la seule erreur du sage.

à *Altémore*.

qu' il s' apprête à l' instant, et que pour ce combat...

Euphémie, *impétueusement*.

non, je cours m' opposer à ce double attentat.

regardant son père.

le plus pressant péril doit entraîner mon ame :

à *Gaston*.

j' éclairerai Bayard sur les droits qu' il réclame ;

il verra qu' en voulant tyranniser mon choix,

des dignes chevaliers il foule aux pieds les loix ;

que, s' il se perd lui-même, il trahit sa patrie ;

que, s' il tranche vos jours, il m' arrache la vie.

Dans le fond de son coeur, je prendrai pour appui

l' orgueil que met un sage à triompher de lui ;

j' oserai me servir de ce pouvoir suprême,

que l' objet qu' on adore a contre l' amour même :

p156

et, si tant de devoirs sont bravés sans égard,
le vainqueur de Nemours... ou celui de Bayard,
n' emportera, pour prix de sa gloire cruelle,
que la publique horreur et ma haine éternelle.
elle sort.

ACTE 2 SCENE 7

Gaston, Avogare, Altémore.

Gaston.

Tous ses efforts sont vains. Après ce grand éclat,
c' est moi qui maintenant vais presser ce combat.

Bayard, je différerais un malheur nécessaire ;

mais tu veux le hâter, il faut te satisfaire.

Avogare, à Altémore, avec une colère feinte.
seigneur, un tel billet dut rester dans vos mains :
la prudence...
Altémore, avec une fausse naïveté.
Bayard me cachait ses desseins.
Et d' ailleurs, pour lui seul je permets qu' on
frémisse ;
Nemours a pour appui son bras et la justice :
le ciel, au champ d' honneur combat pour la vertu :
d' un air mystérieux.
et le coeur de Bayard à ce ciel est connu.

p157

Gaston.
Comment ?
Altémore.
Bayard ici se vendait à Rovère ;
vous punirez un traître autant qu' un téméraire.
Gaston.
Bayard un traître ? Lui ? -vous l' osez soupçonner ? -
vous n' êtes point français, on peut vous pardonner.
Altémore.
Cependant...
Gaston.
Croyez-moi, l' oubli de cette injure
est de mon amitié la marque la plus sûre. -
mais quoi ! Je combattrais ce héros vertueux !
se parlant à lui-même.
je sens trop qu' en secret l' espoir présomptueux
me dit, qu' heureux vainqueur d' un mortel invincible,
Gaston ne verrait plus de triomphe impossible ;
que la France, l' Europe et l' univers entier,
de leurs guerriers en moi vanteraient le premier. -
chassons d' un tel desir l' orgueilleuse infamie.
J' entends gémir plus haut l' amitié, la patrie.
à Avogare.
hélas ! J' aime Bayard ; et ce fer destructeur,
au travers de ses flancs, va rechercher son coeur !

p158

Ce coeur, de l' honneur pur asyle vénérable,
de toutes les vertus trésor inépuisable.
ô guerrier citoyen qui fis tout pour ton roi,
jusqu' à t' abaisser même à le servir sous moi ;
va, mourant par tes coups, je t' aimerais encore !
avec colère.
honneur, cruel honneur ! Je te sers et t' abhorre :

et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
même en vous détestant, je vole vous cueillir.
à Altémore.

vous, allez à Bayard reporter ma réponse.
il le retient.

mais il est un obstacle, amis, et tout l' annonce.
Si l' armée apprenait ce dangereux hazard,
tous les coeurs entre nous formeraient un rempart.
Seuls maîtres du secret, gardez de le répandre.
à Altémore.

que Bayard, dans une heure, ici vienne se rendre :
l' épée est ma seule arme et plaît à sa valeur ;
contre Sotomaïore il fut ainsi vainqueur :
éloignons tout français. Avogare, Altémore,
vous serez nos témoins.

Avogare.

Moi ?

Gaston.

Ce choix vous honore.

il fait signe à Altémore de partir, et celui-ci obéit.

p159

Avogare, *prenant la main de Gaston.*
mon fils !

Gaston.

Ciel ! -Euphémie ! Ah ! Trompons ses douleurs.
Quels que soient mes destins... vous essuiez ses
pleurs.
Je vais donner mes soins, s' il faut que je succombe,
pour que l' état triomphe en pleurant sur ma tombe.
ô Bayard ! Si je meurs, j' acquitterai Louis ;
je veux, en t' accablant de bienfaits inouis,
rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mémoire,
et mettre ma défaite au dessus de ta gloire.
il sort.

ACTE 2 SCENE 8

Avogare, *seul.*

comme mes ennemis viennent servir mes vœux !
Mais... ô nouveau bonheur ! -ils sont perdus
tous deux.
Seuls témoins d' un combat que leur armée ignore,
leur vie est dans mes mains, dans celles d' Altémore :
nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu,
l' immoler, sans péril, dans le sang du vaincu.

p160

Allons, et qu' aussitôt les portes soient livrées :
appelons, dans ce fort, nos cohortes sacrées.
France, tous tes soldats, surpris, enveloppés,
vont, sans ordre et sans chef, être par-tout frappés
qu' à peine il en reste un qui puisse, en sa retraite,
à ton prince tremblant annoncer leur défaite.
Va, l' Italie en toi vit toujours son fléau :
mais toujours des gaulois elle fut le tombeau.

ACTE 3 SCENE 1

p161

Avogare, Altémore.
ils entrent par deux côtés opposés.
Altémore.
Les efforts d' Euphémie ont été superflus,
et l' amour de Bayard s' en irrite encor plus.
Avogare.
Pescaire est près du pont, il va s' en rendre maître ;
au signal convenu, nous le verrons paraître.
Altémore.
L' heure approche ; et bientôt l' un de ces deux
guerriers,
en triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.
Avogare.
Mais dis-moi : Ferdinand veut-il, au fond de l' ame,
qu' on ose assassiner le frère de sa femme ?
T' a-t-il pu commander...

p162

Altémore.
Il est de ces forfaits
qu' un souverain prudent ne commande jamais :
sûr du voeu de son maître, un courtisan habile,
en lui sauvant la honte, achève un crime utile.
Le parti de Gaston dans Naple est dominant ;
qui perd ce prince, assure un trône à Ferdinand ;
l' inutile vertu peut languir sans salaire,
mais un pareil service est le grand art de plaire.
Ah ! De nos fiers tyrans j' admire la fureur ;
de leur chûte, à nos mains, ils dérobent l' honneur ;
votre fille, comme eux, sert mes feux qu' elle

ignore ;
elle conduit le fer dans le coeur qu' elle adore ;
expiant, malgré soi, ses indignes amours,
c' est elle qui m' immole et Bayard et Nemours.
Vengez-nous de vous-même, ô conquérans avarés,
qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
vous qui, de tous nos biens usurpateurs jaloux,
nous ravissez encor les coeurs qui sont à nous !
Avogare.
Calme-toi. Crains qu' un mot ne décèle ta flâme ;
il faut, plus que jamais, l' enfermer dans ton ame ;
vois comme ma prudence enchaîne mon courroux :
cacher ses passions n' est pas un art pour nous.
Songe sur-tout, ami, qu' au gré des conjonctures,
il faut hâter, suspendre, ou changer nos mesures,

p163

unir ou séparer nos différens projets :
le tems, l' occasion les doit trouver tout prêts.
Car je doute toujours que ce combat s' achève,
qu' entre les deux rivaux le camp ne se soulève...
Altémore, appercevant Bayard.
non, seigneur, bannissez cet injuste soupçon :
Bayard vient, et je vole en avertir Gaston.

ACTE 3 SCENE 2

Avogare, Bayard.

Bayard, *avec tranquillité*.

c' est donc ici le champ de ma gloire nouvelle ;

je ne cueillis jamais une palme plus belle ;

j' aime à vous voir mon juge.

Avogare.

Ah ! Croyez que mon coeur

me ferait fuir ces lieux, s' il doutait du vainqueur ;

Bayard va triompher, quand Bayard va combattre.

C' est un jeune imprudent que vous allez abattre :

je le plains. Mais, seigneur, j' aurais bien plus gémi
de la nécessité de trahir mon ami.

Je vous l' ai dit tantôt ; sans ce fatal remède,

il faut, en rougissant, que mon amitié cède

au tyrannique abus des volontés du roi,
qu' Euphémie et Gaston font valoir contre moi.
Leur amour mutuel, armé de la puissance,
menace de braver ma vaine résistance.
Bayard, *d' un air sombre et passionné.*
elle adore Nemours, et l' avoue à mes yeux !
Chaque mot me rendait mon rival odieux.
Quoi ! Même en m' outrageant, elle en a plus de
charmes !
Par quels ardents transports, mêlés de tendres larmes,
elle a tout essayé pour vaincre mon amour !
Si l' honneur à mes voeux permettait un retour,
s' il n' eût, d' un bras d' airain, marqué notre
carrière,
l' ingrater et sa beauté changeaient mon ame entière.
avec indignation.
amour, ah ! Sous quel joug m' as-tu donc asservi !
L' homme, par ton délire, à soi-même est ravi ;
tu lui fais une autre ame et transformes son être :
Bayard même, Bayard de son coeur n' est pas maître.
Mais j' aperçois Gaston.

p165

Avogare, *à part.*
c' est leur dernier moment.

ACTE 3 SCENE 3

Gaston, Bayard, Altémère, Avogare.
Gaston.
Bayard, si la raison suit votre emportement,
en n' accusant que vous, plaignez-nous l' un et
l' autre :
nous devons à l' honneur, ou ma vie, ou la vôtre.
Si c' est moi qui péris, ne craignez rien du roi ;
il remet à Altémère un paquet de papiers.
songez à le servir et pour vous et pour moi :
à ce prix de mon sang il a droit de s' attendre.
Mais hélas ! S' il vous perd, que pourrai-je lui
rendre ?
Recevez mes regrets et mon adieu fatal ;
embrassez un ami...
*il l' embrasse, et ensuite il met l' épée à la
main.*
combattez un rival.
Bayard.
Prince, en vous offensant, je me suis fait outrage :
j' ai voulu m' en laver dans le champ du courage ;

p166

pour accroître l' honneur que j' y trouvai toujours,
je sais comment Bayard doit combattre Nemours.
à très-haute voix.

entrez, braves guerriers, fiers soutiens de la
France.

une foule de chevaliers entrent.

Gaston.

Ciel !

Avogare, *à part.*

ô revers !

Bayard, *vivement.*

vous tous, témoins de mon offense,
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, D' Aubigny,
Brissac, mon digne émule ; et toi, cher Coligny ;
vous, qu' en secret ici j' ai priés de vous rendre,
pour un noble dessein qui devait vous surprendre ;
à Euphémie qui entre par un autre côté.

vous sur-tout, digne objet de mon fatal amour,
vous, que ma faute honore ainsi que mon retour, -
il tire son épée avec le fourreau.

contemplez-de Bayard l' abaissement auguste ;
il la pose aux pieds de Gaston.

voyez comme il remplit le devoir noble et juste,
que l' honneur véritable impose à la valeur,
et comment un guerrier se punit d' une erreur.

Gaston.

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes.

p167

Le plus grand des guerriers, Bayard me rend les
armes !

*il ramasse l' épée de Bayard, et lui donne la
sienne.*

je garde ton épée ; et la mienne est à toi.

Tremblez plus que jamais, ennemis de mon roi,
du glaive de Bayard ma valeur est armée :
ce sceptre de l' honneur va guider mon armée.

Vous, français, apprenez si je suis à demi
digne d' un tel rival, digne d' un tel ami.

à Altémore.

remettez dans ses mains ce que je vous confie,
l' écrit qu' il recevrait s' il m' eût ôté la vie.

Bayard prend le paquet.

vois que j' avais l' orgueil de vivre dans ton coeur :
connais quelle dépouille eût orné mon vainqueur ;
le roi, si dans nos camps je perdais la lumière,
m' a juré d' accomplir ma volonté dernière ;
et Bayard, par mon ordre, en terminant mes jours,

devenait comte et duc de Foix et de Nemours ;
en te donnant mon nom, j' en étendais la gloire,
et j' aurais confondu ta vie et ma mémoire.
Madame, à votre main j' avais même attenté ;
revivant dans Bayard, m' auriez-vous rejeté ?
Votre coeur magnanime eût imité les nôtres,
un prodige d' honneur en sait inspirer d' autres : -

p168

dans l' ivresse où je suis, je ne sais même encor
si l' élan de la gloire et son sublime essor
n' entraînent point mon ame exaltée, agrandie,
au sacrifice entier... non, ma chère Euphémie ;
non : ce triomphe horrible est au dessus de moi.
Bayard.
Il m' appartient, seigneur : un seul mot fait ma loi,
on vous aime : songez à ma faute, à mon âge ;
ce triomphe peut seul réparer mon outrage :
oui, madame, je cède au choix de votre coeur ;
à Avogare. à Euphémie.
je vous rends votre foi. Pardonnez ma fureur ;
de ma faible raison j' avais perdu l' usage :
il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage ;
concevez où s' étend l' excès de leur pouvoir ;
ils ont fait, à Bayard, oublier son devoir :
vivement.
mais, par un prompt retour, mon juge incorruptible,
mon coeur, m' a remontré mon devoir inflexible :
je l' ai vu, j' ai rougi : le sacrifice est fait ;
j' ai provoqué Gaston pour en presser l' effet :
je tremblais que l' honneur, dans l' assaut qui
s' approche,
à mon dernier moment fît son premier reproche.
Je l' avouerai. Vos pleurs, vos soins pour me fléchir,
m' ont presque retenu quand j' allais m' affranchir ;
votre aspect rend encor ma victoire pénible :
ma perte, en vous voyant, me devient plus sensible ;

p169

avec force.
mais à de vrais guerriers, sur eux-même absolus,
jamais les passions ne coûtent des vertus.
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre ;
quand on se combat bien, l' on est sûr de se vaincre.
Mon coeur, où plus de feux viennent de s' allumer,
renonce à votre coeur, -mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce respectable hommage,

que la beauté se plaît à permettre au courage ;
cet encens noble et pur, que tous nos chevaliers
brûlent sur ses autels au milieu des lauriers ;
il eut droit d' être offert aux plus illustres reines :
vous le serez, madame : oui, vos loix souveraines,
toujours, après Louis, disposeront de moi : -
en prenant la main de Gaston.
et c' est à votre époux que j' en donne ma foi.
Euphémie.
Dans mon ravissement, à peine je respire.
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire !
Ah ! S' il était un prix pour le plus vertueux,
quel mortel oserait choisir entre vous deux ?
à Gaston.
cher prince, qu' il est doux pour ce coeur qui vous
aime,

p170

d' être offert à Gaston des mains de Bayard même !
à Avogare.
mais mon père-veut-il permettre mon bonheur ?
Avogare, à sa fille. Bas.
ton bonheur est le mien. -tout est changé.

p171

ACTE 3 SCENE 4

Les acteurs précédens, D' Alègre.
D' Alègre, *à Gaston.*
seigneur,
nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,
ont fait crouler le mur et les canons de Bresse ;
l' ennemi, dans la plaine, est contraint de sortir ;
à tenter la bataille il paraît s' enhardir.
J' ai vu se déployer les drapeaux de Rovère,
et briller vers ce fort les lances de Pescaire.
Gaston, avec un éclat de joie.
enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher !
Vole ; et que tout mon camp se dispose à marcher.
D' Alègre sort.
Bayard, très-vivement.
nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promesse,
j' ai le plan du combat tracé par sa sagesse :
miracles du génie et chef-d' oeuvres de l' art,
les projets de Nemours gouvernent le hazard.

Gaston, *de même*.
ah ! Ton coeur et ton bras promettent plus encore.
à *Euphémie*.
osez voir triompher l' amant qui vous adore.

p172

à *Avogare*.
restez ici près d' elle, et montez sur la tour.
Avogare.
Moi, qu' en lâche témoin j' admire ce grand jour !
Le neveu de Louis va me nommer son père,
et je veux mériter une gloire si chère.
Gaston, toujours avec chaleur.
daignez donc la conduire, et vous suivrez nos pas.
prenant Bayard par la main.
viens : de notre querelle instruisons nos soldats ;
que, pleins de ta grande ame, ils marchent aux
alarmes.
aux chevaliers.
ô français, soutenez la gloire de vos armes.
Qui pourrait aujourd' hui résister à vos coups ?
Vos deux chefs ont l' honneur d' être dignes de vous.
*ils sortent tous, à l' exception d' Avogare et
d' Euphémie*.

ACTE 3 SCENE 5

p173

Avogare, Euphémie.
Euphémie, arrêtant son père prêt à sortir.
mon père ! Expliquez-vous ? Quel dessein vous anime ?
Avogare.
Peux-tu le demander ? Je cours laver mon crime ;
j' admire, je chéris ces sublimes mortels.
Euphémie.
Grand dieu !
Avogare, avec enthousiasme.
viens t' applaudir dans mes bras paternels ;
mes yeux sont dessillés, cet exemple m' accable :
ô de leur héroïsme ascendant incroyable !
Tous deux m' ont terrassé par ces foudres vainqueurs,
dont s' arme la vertu pour tonner dans les coeurs ;
j' ai senti, malgré moi, son invincible flâme
pénétrer dans mon sein, s' ouvrir toute mon ame,
y porter les regrets, les remords déchirans :

je me suis vu si vil près d' ennemis si grands,
que, détestant soudain ma noire perfidie,
je me crois trop heureux si mon trépas l' expie.

p175

en l' embrassant.

adieu : pardonne-moi ma honte et ta douleur ;
tu me vois vertueux, tu me verras vainqueur.

ACTE 3 SCENE 6

Euphémie, *seule.*

ciel ! Mon coeur goûte enfin une volupté pure ;
l' honneur y met en paix l' amour et la nature :
après tant de tourmens mon père m' est rendu.
Cher amant, ses remords sont nés de ta vertu !
Je veux, à ton amour déroband ce mystère,
jamais devant tes yeux ne voir rougir mon père ;
et ton ame, ignorant qu' il a pu te trahir,
n' aura pas un moment cessé de le chérir.

Allons... mais ce combat...

elle s' arrête avec saisissement.

je me sens consternée. -

pourquoi ? Nemours va vaincre, et c' est sa
destinée. -

ah ! Souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil ;
dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

ACTE 4 SCENE 1

p176

Euphémie, *seule, et dans le plus grand désordre.*

fuyons, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage.
Des fureurs des mortels épouvantable image !
Le sang qui ruisselait de tant de corps épars,
ces têtes qui tombaient du haut de ces remparts :
les fers étincelans, et les feux plus terribles,
reproduisant la mort sous cent formes horribles,
et poursuivant par-tout mon père et mon amant. -

elle s' assied.

mon père ! Qu' il m' est cher, hélas ! En ce moment :
Dieu juste, à la vertu quand ta voix le rappèle,
veux-tu rendre sa perte à mon coeur plus cruelle ?

avec un peu de joie.

mais Nemours ! ... sur la brèche, en vainqueur, il montait :

sur des monceaux de morts la gloire l' attendait. -
se reprenant.

la gloire ! Et c' est donc là que l' homme l' a placée !
ô délire infernal, barbarie insensée...

p177

elle se relève.

quoi ! J' entends jusqu' ici les cris des combattans,
percer le bruit lointain de cent bronzes grondans ; -
j' entends se rapprocher ces clameurs effroyables, -
et gémir, sous ces murs, quelques voix lamentables !
Un cri plus douloureux me glace de terreur ; -
se peut-il ! ... je succombe... ah ! Je vois le
vainqueur.

elle retombe sur le fauteuil.

ACTE 4 SCENE 2

Euphémie, Urbin, gardes.

Urbin.

Vous voyez un captif, qui rougit peu de l' être ;
la chaîne de Bayard va m' honorer peut-être.
Il marchait vers la ville, à côté de Nemours,
quand tous les espagnols, par le pont du secours,
ont tenté de ce fort une attaque perfide.
Sur l' ordre de son chef, Bayard, d' un pas rapide,
court à ce pont fatal, le voit sans défenseurs,
s' élance, arrête seul les espagnols vainqueurs,
fait revoir cet exploit, prodige de l' histoire,
qu' on disait fabuleux, mais qu' il nous force à
croire :

p178

après un long combat les siens l' ont secouru ;
ils allaient triompher, quand j' y suis accouru :
de ce choc décisif je sentais l' importance :
mais le nombre des miens, leur fière contenance,
à ce torrent fougueux ne peuvent résister ;
leur courage impuissant ne sert qu' à l' irriter.
Redoublant des français l' indomtable furie,
dans son dernier soldat Bayard se multiplie.
Je vois autour de moi mes escadrons percés,
leurs étendards ravis et leurs chefs dispersés.

Resté seul à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas ! Dans quel moment ! Gémissiez de l' apprendre ;
on venait de blesser ce guerrier généreux ;
il avait, sans frayeur, senti ce coup affreux.
Mais il tombe ; et l' on trouve, au défaut de
l' armure,
tout le fer d' une lance encor dans sa blessure ;
on craint, en lui portant un secours meurtrier,
d' arracher à la fois sa vie avec l' acier :
on dit plus ; que le coup part de la main d' un
traître. -
j' en ai vu près de lui, que vous devez connaître.
Euphémie.
Non. Je n' en connais plus. Mais que devient
Nemours ?
Urbin.
Les fiers vénitiens lui résistent toujours :

p179

l' Alviane est un chef digne de sa vaillance ;
il est juste qu' entre eux la victoire balance.
On apporte Bayard.

ACTE 4 SCENE 3

Urbin, Euphémie, Bayard, gardes.
Bayard.
*le corps entouré d' une écharpe, porté sur des
étendards et des piques.*
l' effort de la douleur,
pénétrant dans mon sein, en détache mon coeur :
Dieu, je sens défaillir ma force anéantie.
après un peu de silence.
mon ame était à toi, mon sang à ma patrie :
mes cinq derniers aïeux, morts au lit des héros,
reconnaissent leur fils mourant sur des drapeaux.
Euphémie.
Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie ;
quels regrets pour Gaston !
Bayard, *d' une voix entrecoupée.*
c' est vous, belle Euphémie !
Eh bien ! Ai-je eu raison d' expier mon erreur ? -
je suis chéri de vous, et quitte envers l' honneur.

p180

Sans peur et sans reproche à mon heure suprême,

je sens mon ame fuir contente d' elle-même. -
vous direz à mon roi, que j' ai béni mon sort
de lui faire, en vos mains, hommage de ma mort.
la regardant tendrement.
croira-t-il qu' un mortel ait pu céder vos charmes ?

ACTE 4 SCENE 4

Les acteurs précédens, Avogare.

Avogare.

Bayard, à ton malheur je viens donner des larmes.

Bayard.

Un traître m' a frappé ; ne pleure pas sur moi,
pleure ce malheureux qui viole sa foi.

Avogare.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle est semée ;
on dit que ce revers a fait fuir notre armée ;
que l' ennemi vainqueur...

Bayard, *se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant ?

Avogare.

On le croit.

Bayard.

Et l' on dit l' ennemi triomphant !

p181

aux français qui l' environnent.

on vous trompe, Avogare. -allons, qu' on me
remporte ;

le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.

Retournez à l' assaut. Près de votre étendard,
placez au premier rang les restes de Bayard ;
ce front pâle et sanglant, ce bras faible et sans
armes,

aux ennemis bientôt renverront les alarmes ;

pendant qu' on l' emporte.

ils ne m' ont pas encore entrevu sans frémir ;

marchez, ils trembleront à mon dernier soupir :

oui, je veux vous guider au fond de leurs asyles.

Du Guesclin au cercueil soumit encor des villes.

Avogare le suit.

Euphémie.

J' entends crier victoire et Nemours et Louis.

Avogare et les français s' arrêtent.

p182

ACTE 4 SCENE 5

les acteurs précédens, D' Alègre.

D' Alègre.

Ce grand jour met le comble à la gloire des lis :
l' Alviane est aux fers, et Nemours est dans Bresse.

Urbain.

Ciel !

D' Alègre.

Parmi tous ses soins, le premier qui le presse,
chevalier vertueux, c' est le soin de vos jours ;
nous venons y veiller. J' ai hâté les secours
que l' art va vous offrir sous un heureux auspice ;
conduisez-le, soldats, dans ce lieu plus propice.

il montre une chambre voisine.

Bayard.

Attends. -avec ce fer mon ame peut sortir.

avec plus de force.

cher Nemours ! Ah ! Je veux, avant que de mourir,
entendre le récit de ta gloire inouïe,
et jouir du beau jour que te doit ma patrie.

à D' Alègre.

conte-moi ses exploits. Son sang n' a point coulé ?

p183

D' Alègre.

La foudre, autour de lui, vainement a volé.

Maître de soi, de tout, dans cet assaut terrible,
le français, sous sa main, semble un coursier
flexible,

qu' il sait, sans nul effort, presser ou retenir,
et dont la fière ardeur s' étonne d' obéir.

Tout-à-coup votre mort, à grand bruit annoncée,
fit reculer d' un pas une troupe avancée ;
mais l' aspect de Nemours, dans le fond de leur
coeur,

fait de ce pas honteux l' aiguillon de l' honneur :
français, vengeons Bayard, s' il est vrai qu' il
succombe ;

pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe ?

Ces mots, et la rougeur de son front indigné,
quelques pleurs dont son oeil était même baigné,
ont décidé soudain du sort de l' Italie.

Dans Bresse, vainement, le romain se rallie :
en vain le citoyen, sous ses toîts renfermé,
verse sur les vainqueurs le bitume enflammé ;
j' ai vu, (ce que jamais on ne pourra comprendre,)
trente mille guerriers ardents à se défendre,
aidés de la nature et des travaux de l' art,
par dix mille français forcés dans un rempart ;

et notre armée en ordre au fort de la tempête,
comme un camp dessiné pour les jeux d' une fête.

p184

Bayard, *avec tranquillité.*

on peut m' ôter ce fer, dût-il trancher mes jours ;
je vois la France heureuse, et lui laisse Nemours.

*on emporte Bayard. D' Alègre et Urbin le
suivent.*

Avogare, *à part, et regardant Bayard.*

va, pour ce fier vainqueur, tu peux trembler encore ;
tu le laisses en butte aux poignards d' Altémore.

Euphémie.

Mon père, aux assassins Nemours abandonné,
comme Bayard, sans doute, en est environné :
je crains que, loin de vous, des conjurés perfides,
ignorant vos remords, et de son sang avides,
dans son triomphe aussi n' attendent sur ses jours.

Si vous veilliez sur lui...

Avogare.

C' est mon devoir, j' y cours.

à part.

mais je vois Altémore : -et c' en est fait sans doute.

Euphémie.

Ah ! Son trouble m' apprend ce que mon coeur redoute.

p185

ACTE 4 SCENE 6

Avogare, Euphémie, Altémore.

Avogare, *à Altémore.*

eh bien !

Euphémie.

D' où naît, seigneur, votre sombre embarras ?

Que fait Gaston ?

Altémore, *affectant un peu de joie.*

vers vous il marche sur mes pas.

Euphémie.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire :
c' est aux mains de l' amour à parer la victoire.

ACTE 4 SCENE 7

Avogare, Altémore.

Avogare.
Quoi ! J' ai frappé Bayard, et Nemours est vainqueur !
Altémore.
Il l' est pour un moment ; ne craignez rien, seigneur.

p186

D' illustres chevaliers une élite aguerrie,
connaissant qu' en secret on menaçait sa vie,
l' entourait, le couvrait de leurs superbes rangs ;
le glaive ne pouvait approcher de ses flancs.
Mais sa victoire enfin précipite sa perte,
sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr' ouverte.
Le voilà dans la ville, où nos pièges tendus
par Urbin désormais ne sont pas retenus :
en chassant notre armée, on ne l' a pas détruite ;
le terrible Pescaire en a seul la conduite :
il est maître sur-tout de l' obscur souterrain ;
et cette nuit, dans Bresse, il va rentrer soudain.
Avogare, vivement.
j' ai su l' en prévenir. Las d' un assaut pénible,
le français va tomber dans un sommeil paisible :
l' imprudence le suit sitôt qu' il est vainqueur,
et toujours son désastre est près de son bonheur.
Altémore, aussi vivement.
bien plus. Votre palais dominant sur la ville,

p187

Nemours, par mes avis, en a fait son asyle ;
il doit y rassembler le conseil des guerriers,
et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C' était sous ce palais, je vous l' ai fait connaître,
que Pescaire enfermait le dépôt du salpêtre ;
je sais ce nouvel art ignoré des français,
dont Navarre, à Bologne, a tenté les essais.
La poudre, de la terre entr' ouvrant les entrailles,
fait voler dans les airs les pesantes murailles,
et lance, avec fracas, les éclats dispersés
des fondemens unis aux combles renversés.
Avogare, avec impétuosité.
allons. Qu' au même instant où ce nouveau tonnerre
des chefs des ennemis aura purgé la terre,
Pescaire et les bressans, fondant de toutes parts,
égorgent dans la nuit tous les soldats épars.
Cours à ce grand objet que ton oeil doit conduire ;
moi, je garde ce fort : et si Bayard respire,
Nemours enseveli dans ton gouffre infernal,

pour immoler Bayard, deviendra mon signal.
Maître une fois du fort, je te joins dans la ville.
Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile,
insolens étrangers, qu' un moment vous ait vus
de l' Italie entière à jamais disparus.
Altémore, apercevant Euphémie.
votre fille revient : retenez l' infidelle ;
Nemours n' a plus qu' une heure à se voir aimé d' elle.
il sort.

p188

ACTE 4 SCENE 8

Avogare, Euphémie.
Euphémie, *s' approchant tout près de son père.*
d' un air sombre, avec saisissement, et les larmes
aux yeux.
barbare, qu' ai-je appris ? J' en frissonne d' horreur.
Quoi ! Vous m' avez trompée avec tant de noirceur !
Quoi ! Vous m' avez réduite au malheur nécessaire,
de ne compter jamais sur la foi de mon père ! -
quelle vertu brillait dans son faux repentir !
Peut-on si bien la peindre, et ne pas la sentir ?
Avogare.
Quels transports insensés !
Euphémie.
ô jour de ma ruine !
Mon père, au même instant, m' embrasse et
m' assassine !
Avogare.
Téméraire, oses-tu ? ...
Euphémie.
Ces mains, teintes de sang,
du généreux Bayard n' ont pas percé le flanc ?

p189

Avogare.
Moi ?
Euphémie.
Vous. Urbin a vu la rage qui vous guide
enfoncer et briser votre lance perfide.
Son estime pour moi m' a su tout découvrir.
Avogare.
Ah ! De mon changement Urbin veut me punir ;
il te donne un soupçon...

Euphémie.

Soupçonne-t-on son père ?

lui montrant un papier.

voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire :
du meurtre de Bayard vous osez vous vanter ;
du meurtre de Gaston vous osez le flatter.

Avogare, *confondu.*

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables ! ...

Euphémie, *avec véhémence.*

non. Pescaire jamais n' a trahi ses semblables :
exercé dès l' enfance aux talents de son roi,
quand on l' aide à tromper, on est sûr de sa foi.
Mais le sage bressan, dont l' adresse et le zèle
m' ont dévoilé jadis votre trame infidèle,
vient de surprendre encor ce billet odieux,
que, par un prompt message, il m' envoie en ces lieux :

p190

et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l' anime
sait être infatigable autant que votre crime.

Avogare, *à part.*

précipitons l' instant, tous mes ressorts sont prêts.

il veut sortir.

Euphémie, *le suivant.*

si vous sortez, je cours publier vos projets.

Avogare, *la prenant par la main.*

sais-tu que tu me dois... que tu risques ta vie ?

Euphémie.

avec le plus grand emportement de la rage et de la douleur.

frappez, reprenez-la quand vous l' avez flétrie :
ma naissance est ma honte, et fait mon désespoir ;
le malheur de ma vie est de vous la devoir. -
que dis-je ? Ah ! Pardonnez.

elle l' embrasse.

cher ennemi que j' aime,

vous me devez aussi vos jours, -malgré vous-même :
j' obtiendrai votre grace, ou mourrai près de vous.

Oui, cruel ! -oui, mon père ! Ah ! Si, dans mon
courroux,

ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,
mes yeux donnent encor des pleurs à la nature.

Les sentez-vous couler ? Pouvez-vous, sans douleur,
les voir tremper la main qui m' arrache le coeur ?

p191

Avogare, *avec dissimulation.*

cache donc mes secrets, par devoir, par tendresse :
je crains tout, et demain je prétends quitter Bresse.
Euphémie.

Demain ! Eh ! Vous avez quelque piège ignoré
dont, cette nuit encor, l' effet est assuré :
ce billet me l' annonce. -allons, le ciel m' inspire ;
c' est Nemours, en secret, que je vais seul instruire.

Avogare.

Quoi ! ...

Euphémie.

Le crime et l' aveu sont pour moi deux malheurs.
Mais, en sauvant Nemours, j' enchaîne ses rigueurs ;
il me doit votre grace, elle est ma récompense.

elle veut sortir.

Avogare, *se mettant au devant d' elle.*

comment ! Tu veux livrer ma vie à sa vengeance ?

Euphémie, *très-rapidement.*

votre coeur n' est pas fait pour connaître le sien ;
vous le jugez par vous ; j' en juge par le mien.

Vous alliez m' immoler dans ce héros aimable,

p192

il me respectera dans mon père coupable :
je dois, à sa vertu confiant vos destins,
vous sauver des forfaits et des dangers certains.

elle veut encore sortir.

Avogare, *furieux.*

les dangers sont pour toi, fille impie et barbare :
redoute les transports où mon ame s' égare :
je n' ai plus qu' un parti, celui du désespoir.
Les jours de ton amant vont être en mon pouvoir :
c' est l' auteur de mes maux, de la mort de ta mère,
le chef des meurtriers qui m' ont ravi ton frère ;
lui, qui peut-être même a déchiré son flanc ;
et je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
vertu de nos climats, passion de mon âge.
Par-tout je vais te suivre, et m' attacher à toi ;
et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.

p193

Tremble : par un regard, un geste, un mot perfide,
tu hâtes son trépas et deviens parricide :
dussé-je être à l' instant puni par ses soldats,
je le perce à tes yeux, ou t' immole en ses bras.
Euphémie.
Où suis-je ? Que résoudre ? Ah ! Quel état horrible !

Avogare.

Nemours vient. Je crains peu cette garde terrible...
voyant qu' elle veut s' éloigner de lui.
arrête, malheureuse, et reste à mes côtés ;
tu n' échapperas point à mes yeux irrités ;
renferme ta douleur, frémis qu' on ne la voie.

ACTE 4 SCENE 9

Gaston, Avogare, Euphémie, suite de français,
dont plusieurs portent des drapeaux.

Gaston, à Euphémie.

Avogare se tient entre elle et Gaston.

rassurez-vous, madame, et partagez ma joie.

à Avogare.

que le traître à présent doit être confondu !

Du salut de Bayard on nous a répondu ;

p194

on a tiré le fer et calmé sa souffrance ;
sa plaie, aux yeux de l' art, n' offre que l' espérance.
Quel bonheur pour l' état, pour nous, jeunes
guerriers !

Notre empire perdait l' honneur des chevaliers,
le coeur dont la vertu nous inspire et nous guide :
dans ton ame, ô Bayard, la nation réside.

Lautrec, allez au roi présenter ces drapeaux,
présages de la paix où tendent ses travaux :

à Euphémie.

qu' au peuple de Paris mon triomphe va plaire !
Vous verrez à quel point la gloire leur est chère,
quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers :
les coeurs des citoyens sont bien dûs aux guerriers.

*Lautrec sort avec les drapeaux ; les autres
français restent.*

et vous, sages héros, à qui je rends hommage,
vainqueurs des ennemis et de votre courage,
commandez-vous toujours en sachant obéir.

Grace à ce feu prudent qui sait se contenir,
jamais si peu de sang n' a payé tant de gloire ;
c' est par-là que Nemours estime sa victoire,
que du coeur de Louis il accomplit les loix.

Français, qui prodiguez votre sang pour vos rois,
vous méritez un roi qui sache en être avare.

Allez, je vais vous suivre au palais d' Avogare...

Avogare, à part.

quel bonheur !

p195

Gaston.

Cette nuit, nous y veillerons tous :
que le soldat repose, il souffre plus que nous.
épargnez l' habitant ; faible instrument du crime,
on l' en rend trop souvent la première victime.
toute la suite se retire.

ACTE 4 SCENE 10

Gaston, Euphémie, Avogare.

Avogare, *à part.*

il reste !

Gaston, *approchant d' Avogare.*

la fortune est prompte en ses retours ;
quand on veut toujours vaincre, il faut veiller
toujours.

Seigneur, votre palais, au milieu de la ville,
pour l' oeil du général devient un centre utile ;
excusez, comme un fils si j' en ose ordonner.

Avogare, *avec malignité.*

ah ! Mon coeur se plaisait à vous le destiner.

Mais partons.

Gaston, *le retenant.*

profitez du moment qui me reste,

p196

pour m' instruire tous deux d' un complot trop funeste.

Avogare.

Nous !

Gaston.

Au nom d' un vieillard dans Bresse retenu,
à l' instant un soldat à mes pieds est venu,
" l' assassin de Bayard menace votre vie " ,
m' a-t-il dit ; " ce secret est connu d' Euphémie " .
à Euphémie.

vous allez m' éclairer sur ces lâches forfaits ;
quel bonheur que mes jours soient un de vos
bienfaits ! -

*à Avogare, en lui prenant la main qu' il portait à
son poignard.*

à Euphémie.

elle ne répond point ! -nommez donc le coupable.

Peut-être de ma mort vous seriez responsable.

Euphémie, *à part, en regardant de côté son
père et Gaston.*

si je me place entre eux, je n' expose que moi.

à Gaston, en voulant aller à lui.
seigneur...
Avogare la retient par le bras.
Gaston.
Vous l' arrêtez ! Ses yeux sont pleins d' effroi !

p197

Euphémie, à qui Gaston tend la main.
j' ose à vos pieds...
Avogare, levant le poignard sur Gaston.
frappons.
Euphémie, s' en apercevant.
mon père !
elle l' arrête, en l' embrassant avec violence.
Gaston, mettant la main sur son épée.
ô perfidie !
Avogare.
L' ingrate me retient, elle en sera punie.
il veut la tuer.
Gaston, lui arrachant le poignard.
non barbare ; et toi-même à l' instant...
il veut aussi le frapper.
Euphémie, s' élançant, et couvrant son père de son corps.
ah ! Nemours,
tu me rends parricide, -et j' ai sauvé tes jours.
Gaston.
Pardonne, je m' égare en voulant te défendre.
Holà, gardes, à moi.

p198

ACTE 4 SCENE 11

Les acteurs précédents. Altémère. Soldats français.
Altémère.
Ciel ! Que viens-je d' entendre ?
Gaston.
Il immolait sa fille.
Altémère, *surpris.*
Avogare !
Gaston.
Son bras
comblait aussi sur moi tous ses assassinats.
il jette le poignard.
Altémère, *à Avogare.*

qui, vous ? Quel changement ! Quelle aveugle furie ! ...
Avogare, avec une colère feinte.
je ne t' imite point en vendant ma patrie :
d' un oeil d' intelligence.
je frappais son tyran : -et voulais prévenir
l' enfant dénaturé qui vient de me trahir.

p199

Gaston.
Va, tu lui dois la vie : et tu n' as pour défense,
que ses pleurs, ses vertus, -hélas ! Et sa naissance.
à Altémone.
non. Je ne reviens point de cet excès d' horreur ;
j' en suis honteux pour lui. -ciel ! Avant que mon
coeur
soupçonne un tel forfait, ou le puisse comprendre,
accorde-moi cent fois de m' y laisser surprendre.
à Altémone et aux soldats.
vous, que dans son palais on conduise ses pas.
Euphémie.
Ah ! Qu' il vive, ou je meurs.
Gaston, *bas à Euphémie.*
il ne périra pas.
haut.
devant tout le conseil je veux qu' il me réponde,
et de ses attentats percer la nuit profonde.
Avogare, à Altémone qui l' emmène.
puisque' il vient au palais, allons hâter sa mort.
Euphémie, *à Altémone, pendant qu' on emmène*
son père.
seigneur, vous qui l' aimiez, prenez soin de son sort.
Altémone.
Au delà de vos vœux-vous serez obéie.
il sort.

p200

Euphémie, *à Gaston avec vivacité.*
l' amour te l' a livré, l' amour te le confie.
Gaston.
Je le suis au palais. Va, compte sur mon coeur ;
l' attrait de tes vertus s' accroît par ton malheur ;
je leur dois plus d' amour et de respect peut-être,
lorsqu' au sein des forfaits le destin les fit naître.

p201

ACTE 5 SCENE 1

le théâtre représente une chambre attenante la galerie où se sont passés les quatre premiers actes. C' est dans cette chambre que l' on a mis Bayard. Il est à demi couché sur un lit militaire. les armes de Bayard sont auprès de son lit.

Urbin, Bayard.

Urbin, *debout, appuyé sur un fauteuil.*

en nous voyant ainsi, qui penserait, seigneur, qu' Urbin fût le captif et Bayard le vainqueur ? -
grace au ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes.

Bayard.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
généreux ennemi ! Tels sont les vrais guerriers,
rivaux au champ de mars, amis dans leurs foyers.

p202

Urbin.

J' attends ma liberté que vous m' avez promise.

Bayard.

Mais doublez la rançon qui dut m' être remise. -

Urbin paraît très-étonné.

à vos soldats blessés je desirais l' offrir ;
chargez-vous de ce soin que je ne puis remplir ;
Jule a causé leurs maux, je veux qu' il les soulage,
et de son or sacré j' ennoblirai l' usage.

Mais parlons d' Avogare et de ses noirs projets.

Urbin.

J' ai toujours dédaigné d' en savoir les secrets :

quand il osa sur vous combler son infamie,

je confiai ce monstre aux vertus d' Euphémie :

j' ai cru servir ensemble et vous et mon pays,

d' arrêter ses projets, sans les avoir trahis.

Je voudrais, et ne puis vous nommer ses complices :

vous ne les craignez plus, qu' importent leurs
supplices ?

p203

ACTE 5 SCENE 2

Gaston, Bayard, Urbin.

Gaston, à *Bayard*.

j' allais quitter ce fort : mais un objet pressant
m' oblige à vous voir seul, si le duc y consent.
Urbin.

Prince, je me retire.

il sort.

Gaston, *vivement*.

on trompe encor la France ;
de traîtres entouré, Bayard est sans défense ;
il faut bien que Nemours connaisse la terreur.

Bayard, *se relevant un peu*.

je ne puis rien pour vous, c' est-là tout mon malheur.
Quels sont donc nos périls ?

Gaston.

Vous allez les entendre ;
un fidèle bressan vient pour me les apprendre,
et d' un sage conseil je cherche les secours.

il va vers la porte.

Bayard.

Qui sait mieux en donner en recherche toujours.

p204

Gaston.

Viens, approche.

ACTE 5 SCENE 3

Gaston, Bayard, un vieillard.

Gaston, à *Bayard*.

Euphémie, aux malheureux propice,
tendit à ce vieillard une main protectrice,
et de ses longs revers adoucit les regrets :
il a, d' un noble prix, su payer ses bienfaits ;
et sûr de ses vertus, par un aveu sincère,
il vint lui révéler les crimes de son père.

C' est lui qui m' a tantôt envoyé par ses fils,
d' un double assassinat les généreux avis.

Gaston s' assied.

Bayard, *au vieillard*.

la probité se peint sur ton front vénérable,
et ce dehors heureux...

Le Vieillard.

Cache un coeur bien coupable.

se jetant aux pieds de Gaston.

ah ! J' ai besoin de grace en venant vous sauver.

Gaston.

De grace !

Le Vieillard.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

Gaston.

Tu serais criminel ? Et sur quelle assurance
pourrai-je à tes discours donner ma confiance ?

Quel es-tu ?

Le Vieillard.

Pardonnez ma honte et mes regrets ;
je ne suis qu'un bressan, je fus jadis français. -
citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,
j'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance ;
mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais
une femme a vaincu le flamand et l'anglais :
mais un service ingrat sous un roi trop austère,
tourna vers l'étranger ma jeunesse légère.
De climats en climats j'errai pendant dix ans :
et depuis trente hivers fixé chez les bressans,
ainsi que tout français privé de sa patrie,
je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie.

Bayard.

Eh ! Que n'y rentrais-tu, ramené par l'honneur ?

Le Vieillard, *un peu rapidement*.

j'ai combattu contre elle et je lui fais horreur.

Fier de mon origine, il faut que je la cache ;
la peur du châtement et l'hymen qui m'attache,
ont retenu mes pas volant vers les lis :

j'ai du moins à mon roi pu rendre mes deux fils ;
combattans sous vos loix, et dignes de vous plaire,
ils consolent souvent la honte de leur père.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
seigneurs, qu'on est honteux de n'être plus français !
avec plus de chaleur.

mais... je viens vous sauver ; eh ! Quel guerrier
fidèle,

honoré dans la France, aura plus fait pour elle ?

Ah ! Ce service heureux, ce retour de ma foi,
va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon roi.

Gaston.

Qu'as-tu donc découvert ?

Le Vieillard.

La trame la plus noire,
qui vous cache la foudre au sein de la victoire.
Dans tout le sang français brûlant de se plonger,
de meurtres, cette nuit, Bresse va regorger :
oui, près du mont sacré, des routes souterraines
vont ramener Pescaire et les lances romaines ;

tandis que, vers le fleuve, un gros de citoyens
ouvre un canal antique aux fiers vénitiens :
dans leurs temples déjà, sans bruit et sans
alarmes,
les bressans désarmés ont repris d' autres armes.
On parle d' un rempart qui doit être abîmé,
par ce volcan nouveau sous la terre enfermé.
L' espagnol s' en promet l' effet le plus terrible.

p207

J' ignore où doit frapper ce tonnerre invisible :
mais je sais que bientôt un lâche meurtrier
à *Nemours*.
vous y doit avec art exposer le premier ;
et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
enlever aux français l' ame de leur armée.
(c' est ainsi qu' en ces lieux on vous nomme,
seigneur.)
j' ai frissonné d' effroi, de rage et de douleur ;
j' ai voulu vous soustraire à ces pièges du crime.
Vous voyez à mes pleurs, au zèle qui m' anime,
qu' un transfuge, accablé par les ans et les maux,
toujours guerrier dans l' ame, adore les héros.
Gaston.
D' où sais-tu ces secrets ? Par quelle intelligence ?
Le Vieillard.
Une seule ressource était en ma puissance.
J' ai vendu l' humble toit par ma femme habité,
réduit de sa vieillesse et de ma pauvreté,
seul fruit d' un long travail et des dons d' Euphémie,
pour gagner un soldat de la garde ennemie.
Gaston, *attendri*.
ah dieu !
Bayard.
Que de grandeur !
Gaston.
Et nous, mortels heureux,

p208

nous croyons quelquefois être seuls généreux ! -
achève. Saurais-tu quel autre qu' Avogare
dirige sourdement les horreurs qu' on prépare ?
Le Vieillard.
Non, prince. L' espagnol qui m' a tout révélé,
n' a pu percer plus loin ce secret si voilé ;
il craint, en le sondant, de s' en voir la victime :
mais moi, seigneur, mais moi, pour vous montrer

l' abîme,
du peu que je savais j' ai dû vous avertir ;
je cours mieux observer ce qu' il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma patrie.
Je vois tous mes dangers et compte peu ma vie :
quand un soldat français au péril va s' offrir,
daigne-t-il s' informer s' il peut en revenir ?
Bayard, *avec transport.*
français, reprends ton nom.
Gaston, *embrassant le vieillard.*
oui, tu l' es... le tems presse.
à Bayard.
daignez, si je m' emporte, arrêter ma jeunesse ;
je vais donner mon ordre. -entrez tous.
plusieurs officiers et soldats entrent.
vous, Evreux,
vous, D' Alègre, suivez ce vieillard courageux ;
il va vous indiquer deux secrètes issues,
dont il faut à l' instant saisir les avenues :

p209

cent guerriers bien choisis pourront y retenir
les nombreux bataillons qui voudraient en sortir :
vers l' autre extrémité, Crussol et Vendenesse,
guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse ;
et que les ennemis par vous ne soient chargés
que lorsque sous la voûte ils seront engagés :
eux-même auront rendu leur perte plus rapide.
à deux autres chevaliers.
et vous, pour contenir le citoyen perfide,
que, par mille flambeaux disposés prudemment,
on menace leurs toîts d' un vaste embrâsement.
Le palais d' Avogare est encore l' asyle
d' où mes ordres auront le cours le plus facile ;
j' y vole, pour donner des secours prompts et sûrs,
si de quelque rempart la mine ouvrait les murs.
à Bayard.
approuvez-vous ce plan ?
Bayard, *montrant les chevaliers.*
tous leurs coeurs l' applaudissent :
moi seul j' en dois gémir, d' autres bras
l' accomplissent.
Le Vieillard, *vivement.*
j' instruirai seulement vos guerriers valeureux,
prince, et je vais veiller sur ce gouffre de feux.
*comme une idée nouvelle qui lui vient sur le
champ.*
j' espère... en découvrir le foyer redoutable.
Si le ciel y plaçait ma peine inévitable,

p210

puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort !

Gaston, *pendant qu' il s' en va.*

va, compte sur le prix de ce service insigne :
la faveur de Nemours...

Le Vieillard, *se retournant.*

prince, j' en suis indigne.

Réservez pour mes fils un si généreux soin ;
demain, de vos bontés je n' aurai plus besoin.

*il sort avec les six chevaliers et quelques
soldats.*

Gaston.

Adieu, Bayard.

Bayard.

Soldats, qu' on me porte à sa suite.

Gaston.

Non ; restez. C' est la loi que je leur ai prescrite :
qu' Euphémie avec vous soit gardée en ce fort.

Ah ! De deux coeurs si chers quand j' assûre le sort,
je ne hazarde plus la moitié de moi-même ;

périt-on tout entier en sauvant ce qu' on aime ?

*il sort, laissant un chevalier et quelques
gardes.*

p211

ACTE 5 SCENE 4

Bayard, un chevalier, gardes.

Bayard.

Il est donc un triomphe, il est donc un danger,
que même, en le voyant, je ne puis partager !

au chevalier.

écoute, ô mon élève, espoir de la patrie,
D' Estaing, coeur tout de flâme, à qui le sang me
lie,

toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
ainsi que ton aïeul, le bouclier des rois ;
ne quitte point Gaston, sois par-tout son égide :
je répons des français, tant qu' il sera leur guide.

le chevalier sort.

ô dieu ! Par quelles mains préviens-tu tant
d' horreurs !

à ses gardes.

vous l' avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs ;
soldats, c' est un transfuge, accablé de son crime.

Mettez tous à profit son retour magnanime,
et les remords cruels dont il est dévoré.
Tel est le châtement du coeur dénaturé,
qui, ne connaissant plus famille ni patrie,
ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidèle aux humains, dont les tendres secours
dans sa débile enfance ont protégé ses jours,

p213

il trouve, en tous climats, l' horreur qu' inspire un
traître ;
il voit l' homme chérir l' homme qu' il a vu naître :
dans un long abandon traînant son triste sort,
l' affreuse solitude environne sa mort.

ACTE 5 SCENE 5

Bayard, Altémone, soldats italiens.
Altémone, *aux gardes de Bayard.*
Nemours vous mande, amis ; Bayard est sous ma
garde,
la défense du fort désormais me regarde.
il leur fait signe de sortir. Ils s' en vont.
Bayard.
Quoi ! Vous quittez Nemours !
Altémone, *à Bayard.*
c' est lui qui l' a voulu. -
à sa suite.
attendons le signal, ou tout serait perdu.
à Bayard.
Nemours tremble pour vous ; l' orage se déclare.
Lorsque dans son palais j' ai conduit Avogare,
à ma garde enlevé par ce peuple séduit,
il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit :
et peut-être, en ces lieux, du fond de sa retraite,
il tend, par ses amis, quelque embûche secrète.
Bayard.
Ses amis, comme lui, se pourront découvrir ;

p214

le crime, à force d' art, parvient à se trahir.
Altémone, *avec malignité.*
j' en doute. Mais du moins par cette expérience,
tous vos chefs connaîtront enfin la défiance :
l' impétueux français ignore les détours ;
son ame est dans ses yeux et passe en ses discours ;

soit fierté, soit faiblesse, il ne peut se contraindre ;
l' éclat de ses transports avertit de les craindre.
Ici, l' homme plus calme en concentre l' ardeur,
dans des replis profonds enveloppe son coeur ;
de ses traits, à son ame, il fait un masque utile :
et la haine en cet art est toujours plus habile ;
elle offre, en souriant, le front de l' amitié ;
et d' un glaive couvert vous perce sans pitié.

à part.

le signal tarde bien !

Bayard.

Si je meurs par un crime,

l' assassin tremblera, mais non pas la victime :

au moment de frapper, peut-être l' inhumain

sentira que son coeur veut retenir sa main.

p215

Altémore, *à part.*

il dit vrai. -mais n' importe. -ah ! Que vient-on
m' apprendre ?

il se retire un peu en arrière.

ACTE 5 SCENE 6

les acteurs précédens, Euphémie.

Euphémie, *à Bayard.*

Nemours n' est point ici ?

Bayard.

Nemours vient de se rendre

dans votre palais même.

Euphémie.

Ah ciel ! Il est perdu ;

c' est là, seigneur, c' est là que le piège est tendu,
que la foudre... ah ! Courons.

Altémore, *l' arrêtant.*

demeurez.

p216

Euphémie.

Monstre horrible !

C' est toi dont la fureur...

*on entend le bruit affreux que produit l' explosion
du palais d' Avogare.*

Dieu ! Quel fracas terrible !

elle s' appuie sur une colonne.

la terre s' est émue, et ces murs ont tremblé.

Bayard.
Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.
Altémore, *avec éclat.*
enfin du joug français j' ai sauvé l' Italie.
à Bayard.
vois l' ami d' Avogare et l' amant d' Euphémie.
Euphémie.
Grand dieu !
Bayard.
Quoi ! Perfide...
Altémore.
Oui, par ce foudre infernal,
j' ai, de mes deux rivaux, détruit le plus fatal...
Euphémie, *tombant évanouie.*
je me meurs.

p217

Altémore, *à Bayard.*
et ton sang va combler ma vengeance.
il va pour lui porter un coup de lance.
Bayard.
qui a pris sa lance près de son lit, la tient en
arrêt sur Altémore.
viens, traître, je t' attends.
Altémore, *étonné.*
quelle est ton espérance ?
Crois-tu combattre seul et mes soldats et moi ?
les soldats s' avancent sur Bayard.

p218

Bayard.
Tremblez, voilà Nemours.
Altémore et ses soldats tournent la tête, et
apperçoivent Nemours. Altémore, comme anéanti,
reste immobile, et laisse tomber sa lance.

p219

ACTE 5 SCENE 7

les acteurs précédents, Gaston, chevaliers français,
Urbin.
Gaston, *écartant les italiens à coups d' épée, dit*

à *Altémore*.
c' est la foudre pour toi.
il embrasse Bayard.
ô mon ami !
Bayard.
Cher prince, eh ! Qui l' aurait pu croire ?
Gaston, *montrant Altémore et Urbin*.
voilà de l' Italie et l' opprobre, et la gloire.
Urbin vient te défendre.
Bayard, *tendant la main au duc D' Urbin*.
il ne m' étonne pas.
Gaston.
Qu' on livre cet infâme au plus affreux trépas.
on entraîne Altémore.
mais, ô nouveau malheur ! ô ma chère Euphémie !
il court à elle.
Bayard.
L' effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

p220

Gaston, *lui prenant la main*.
Euphémie !
Euphémie, *revenant à elle, et levant les yeux au ciel*.
il n' est plus.
elle les rebaisse et aperçoit Nemours.
ah ! Prince, vous vivez !
Gaston, *la relevant*.
oui, ce digne vieillard... il nous a tous sauvés.
Euphémie, *avec transport*.
qu' il m' est cher !
Gaston.
J' arrivais dans ce palais terrible,
où mon ordre assemblait notre élite invincible ;
quand je le vois entrer, frémissant, éperdu,
suivi de l' espagnol à ses bienfaits vendu,
et qui, se promettant un plus riche salaire,
avait du nouveau foudre épié le mystère :
" fuyez, s' écriaient-ils, fuyez, ne tardez pas ;
vous n' avez qu' un moment, le gouffre est sous vos
pas.
Courez sauver Bayard, il en est tems encore ;
ce héros va tomber sous les coups d' Altémore " .
à leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.
Mais des portes du fort à peine approchions-nous,
qu' avec un bruit affreux, une nue enflammée,
un noir torrent de feu, de soufre et de fumée

p221

roule au loin dans les airs, à nos regards surpris,
d' un vaste monument les immenses débris.
Heureux, qu' en échappant à ce piège effroyable,
en embrassant Bayard.

j' arrache encor mon père au sort plus déplorable,
de voir des assassins, vil rebut des bourreaux,
souiller la dernière heure et le sang d' un héros !
Urbin, à *Bayard.*

pardonne, j' ai trop tard suivi mon digne maître ;
Bayard, pour sauver Jule, avait livré le traître :
beaux jours du nom romain, qu' êtes-vous devenus ?
Des français maintenant sont nos Fabricius.

Gaston, à *sa suite.*

allons, marchons, amis ; revolons vers Pescaire :
voudrais-je qu' à ma chaîne il eût pu se soustraire.
Sous ces murs embrâsés me croyant englouti,
de son repaire obscur peut-être il est sorti.

il veut partir.

Bayard.

Arrêtez...

p222

ACTE 5 SCENE 8

Gaston, Urbin, Euphémie, Bayard, D' Alègre,
chevaliers et soldats français.

D' Alègre, *vivement à Gaston.*

la victoire est complete et soudaine ;
tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne
les guerriers de Venise et les soldats romains,
enfermés, foudroyés dans les deux souterrains.

Gaston.

Mais Pescaire ? ...

D' Alègre.

Seigneur, son adroite prudence
pour des lieux plus ouverts réservait sa présence :
de la porte Faustine il assaillait les tours,
qu' au bruit de son tonnerre il croyait sans secours ;
mais, au lieu de l' effroi, trouvant par-tout l' audace,
et des vénitiens apprenant la disgrâce,
il va cacher au loin sa honte et ses débris.

Gaston.

Eh ! Que fait ce vieillard ? Qu' il vienne avec ses fils ;
que mes bienfaits...

p223

D' Alègre.
Plaignez son infortune extrême.
Instruit qu' en son palais Avogare lui-même,
pour allumer sa foudre, avait su se cacher,
loin de suivre vos pas, il l' a couru chercher ;
il voulait, ou punir, ou désarmer sa rage :
mais soit que du bressan le perfide courage,
de périr avec vous, fit son plaisir affreux ;
soit qu' il ait mal connu, mal mesuré ses feux ;
de tous deux à la fois, loin du palais en poudre,
j' ai vu les corps sanglans rejetés par la foudre.
Euphémie.
ô mon père !
Bayard.
ô soldat, qu' honore un beau trépas,
j' ai bien vu que ton coeur ne se pardonnait pas !
Tes fils seront les miens.
Euphémie.
Le désespoir m' accable ;
de la mort de mon père, hélas ! Je suis coupable.

p224

Gaston, *vivement*.
lui seul fut criminel, lui seul il s' est perdu.
Euphémie.
Ah ! Respectez les pleurs qu' il coûte à ma vertu.
La nature m' imprime un sacré caractère,
sans permettre à mon coeur de juger pour quel père.
Gaston.
Je respecte à la fois et ressens vos douleurs ;
mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.
Je veux, pour le former, que Bayard me ramène
plus digne encor de vous, et vainqueur de Ravenne.
à Bayard.
je vais t' attendre, ami, sous ce fameux rempart ;
Gaston regretterait de vaincre sans Bayard.
Bayard, *lui prenant la main.*
va ; mais modère au moins ton ardent caractère :
tu crois n' avoir rien fait tant qu' il te reste à
faire.
Songe qu' en peu de jours tu sus vivre long-tems ;
ta carrière d' honneurs est remplie à vingt ans :
toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire ;
mais crains de t' oublier au sein de la victoire.

p140

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)